67

CHANTS

DE LA PLUIE ET DU SOLEIL

DU MÊME AUTEUR :

Les Etourdissements (Vanier).
Baisers d'Ennemis (Sauvaitré).

A paraître :

L'Art contre la Démocratie.
Carnaval de Protée.

HUGUES REBELL

Chants de la Pluie et du Soleil

PARIS
LIBRAIRIE CHARLES
8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 8
—
1894

LIBRARY
MAY 1 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2386
R15C5

A RENÉ BOYLESVE

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus! cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras; . . . . . .
. . . . . .
. . . Æternum da dictis, diva, leporem.

Le prisonnier qui, après avoir forcé des portes, trompé ses gardiens, franchi vingt clôtures, retrouve enfin le soleil, l'air libre et le sourire d'une jeune femme, n'a pas cette plénitude de bonheur que ressent mon esprit, au sortir de la geôle douloureuse où il a gémi des années.

On a peine à se figurer un amoureux des ténèbres, un homme qui se fait enfermer par plaisir dans un cachot. Tel étais-je pourtant et tels sont encore beaucoup de mes contemporains.

Comment pourront-ils sortir? Quel bon Génie les poussera dehors? je ne sais. J'avais du moins pour moi dans ma sombre cellule, l'impatience, le désir de la lumière, mais pour les yeux dont je parle l'obscurité est bienfaisante; la vue de ces gens est si fatiguée que peut-être ne s'habitueraient-ils pas aisément au grand jour.

Pauvres prisonniers volontaires! que je vous plains. Vous imaginez dans votre nuit mille fantômes qui ne vous divertissent qu'à demi; vous vous créez un paradis futur qui a tout l'éclat des vieilles toiles vingt fois retouchées, une âme idéale et gauche de

jeune pensionnaire, une morale pour les anges, un état à l'usage des impotents qui désirent prolonger leurs infirmités, ce sont là des conceptions fort intéressantes, mais je vous assure, si vous pouviez marcher, si vous pouviez voir, vous auriez pour elles moins d'enthousiasme.

Oh! si vous n'étiez pas des aveugles, si vous connaissiez le vaste Monde, si parfois vous aviez senti l'écume vous fouetter le visage et aspiré l'haleine salée du vent de mer, si vous aviez parcouru les cités immenses, — les villes du travail et les villes de la jouissance! — comme votre grave rêverie vous paraîtrait puérile, et vain, ce songe que vous faites chaque jour, d'une humanité qui n'est pas humaine, d'une société qui n'est pas sociable.

Alors vous rougiriez de vos mépris et vous ne flagelleriez pas votre corps parce qu'il veut vivre, et vous ne maudiriez pas la Nature, parce qu'en réglant l'ordre des choses, elle oublia de vous consulter. Vous laisseriez le vice et la vertu s'épanouir selon l'intention divine et vous vénéreriez les héros comme les manifestations les plus complètes de la Beauté.

Mais je ne m'attends point à être écouté de vous. Je chante pour moi-même, ayant besoin de dire ma délivrance. Seulement, j'en ai l'espoir, ceux qui ne sont point malades et en qui la nature resplendit, écouteront mes paroles. Que ceux-là me pardonnent ces tristesses et ces colères qui, bien que courtes, peuvent leur sembler misérables et sans significa-

tion. Ma pensée est depuis longtemps au-dessus de ces mouvements tout instinctifs, mais elle les admet comme des aiguillons nécessaires pour nous presser à vivre, c'est même sur eux qu'elle compte pour édifier son repos et sa joie.

Cette joie de ma pensée, les variations de mon être inférieur ne sauraient la démentir. Ne se retrouve-t-elle pas avec la Pensée de tous les temps pour confesser les éternelles vérités ? Qu'importe que des âmes volontairement obscurcies ne perçoivent pas l'éblouissante lumière ? Qu'importe que les foules se soient d'âge en âge souillées de préjugés comme le corps se couvre de poussière ? Dans mon apparente solitude je suis tranquille : l'affirmation de tant de nobles ombres m'encourage.

O Monde ! elles mentaient les voix du soir qui dirent au pilote que le grand Pan était mort. Il dormait seulement, se reposant sur son œuvre, après avoir fait la Grèce, après avoir fait Rome. Mais j'ai surpris son tressaillement, il va se réveiller et les Aveugles ont beau chanter maintenant leurs romances pleurardes ; ces membres impatients d'action, où tout à l'heure s'accomplira l'œuvre merveilleuse de vie, annoncent à l'humanité des jours de triomphe. La terre va être arrosée de sang nouveau et de nouvelles roses vont fleurir.

Munich, 10 septembre 1893.

INVOCATION

J'entends la grande voix de Nature.

C'est comme un flot qui arrive de loin et se brise et s'étale en frange d'écume sur l'immense rivage.

C'est le chant d'un orchestre voilé, par un soir de Mai étincelant d'étoiles.

C'est une lamentation de veuve monotone et douloureuse ainsi que les pluies.

Ce sont les rires d'un peuple d'enfants, c'est une forêt vivante d'oiseaux en gaieté.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je le dis : ceux-là se trompent qui voient en elle une petite soubrette au nez retroussé, ou une vieille dame à principes, ou telle courtisane s'offrant dans un retroussis impudique de jupes.

Elle est chaste, voluptueuse, cruelle, tragique, joyeuse, triste, infinie!

O Mère, Mère divine!

Créatrice infatigable des formes et des rythmes,

Je me ris d'un art qui va en des chemins étroits bordés de haies ou de murailles,

Et de ceux qui jouent sur des chalumeaux à trois notes leurs ritournelles.

J'entends la grande voix de Nature.

Et je vais avec ceux qui veulent voir le vaste monde et que tentent le bruit de la mer

Et les horizons qu'on découvre à l'aube du haut des monts.

O Mère, Mère divine !

Mère de beauté, mère de volupté douce et mélancolique,

Je te salue !

Car je sens la vie universelle,

La vie glorieuse des prairies sous le soleil,

La vie des forêts dont les cimes frémissent sous le vent,

Et celle des peuples qui s'agitent dans les cités ; —

La vie des choses et des âmes !

Activité, complexité miraculeuse du monde !

D'impudentes sciences en deux mots veulent te décrire,

Les arts en leurs étroits réseaux t'emprisonnent :

Insensés !

Qui pourra dire la gerbe éblouissante des astres,

Quels parfums emportent les brises du soir,

Et de quelles fleurs la main capricieuse de l'Été sème les champs !

J'entends la grande voix de Nature,

Et devant le ciel illuminé,

Le port en rumeur,

La cité bourdonnante,

Et les champs au loin enveloppés de brume bleue ;

Devant les hommes qui reviennent en sueur du travail,

Et la beauté des femmes qui passent sveltes dans le crépuscule,

Je te salue,

Je t'adore,

Je t'invoque,

Mystérieuse ! Immense !

I

LA ROBE VIRILE

Je veux être un homme, cela seul m'importe.

J'ai en douaire non l'éternité, mais la vie, et je veux vivre.

Le droit à la vie, c'est la force, c'est l'intelligence, c'est la beauté. Si je ne possède aucune de ces qualités : c'est bien, je me résigne à mourir, mais que je sois beau, fort ou intelligent, je triompherai : je le sais.

Vivre, si vous compreniez ce mot, si vous en sentiez la grandeur, comme vous seriez fiers de toutes les divines activités qui sont en vous! Comme vous n'auriez ni peine, ni crainte, ni colère.

Pour moi, je ne suis chrétien, ni païen, je suis ceci simplement : un homme, et je m'enorgueillis.

Je n'ai pas conscience d'un péché, je ne se sais pas ce que c'est qu'un crime : je n'ai souci que de vivre.

Mes cheveux, que le vent vous mette en déroute, que la brise de mer vous caresse!

Mes yeux, réjouissez-vous de la variété des choses, du changement du ciel, des jours gris de pluie, des jours jaunes et violets de nuages, des jours bleus et or de soleil!

Mes oreilles, entendez tout : le bruit des sources et le bruit des feuilles, le chant des oiseaux et le chant des hommes!

Ma bouche, reçois la viande et le vin que ma main t'apporte ; la viande qui dispense la vigueur et le courage à tout le corps, le vin qui réveille les instincts assoupis et nous apprend la joie.

Vous, mains, soyez les nobles laborieuses, créez le bonheur de l'homme ; n'avez-vous pas votre récompense dans la caresse !

Mes pieds, allez sans peur des cailloux et des ronces, par les montagnes, par les vallées !

O toi qui fécondes, liqueur merveilleuse ! épanche-toi librement dans nos étreintes.

Et toi, âme-reine pour qui peinent tous les membres du corps, associe-toi à ses plaisirs ; ne soyez point des ennemis, mais des compagnons ; marchez fraternellement dans la grande voie du Monde.

Mon âme, ce n'est point une demoiselle allemande à lunettes bleues qui songe au paradis, rougit de toutes choses et veut partir pour « ailleurs ».

Mon âme est éprise de la beauté de l'Univers, et rien ne la choque et rien ne l'afflige de ce qui est humain.

Son domaine (comme il est vaste !) ce sont les cités et campagnes, la pensée qui fermente dans l'intelligence et la grappe qui mûrit sur les côteaux.

Mon âme orgueilleuse parmi les autres semblables ne l'est point devant celle du Monde.

Et c'est pourquoi, lorsque j'aurai travaillé, aimé, joui, vécu de toutes façons, je mourrai simplement et sans murmure, comme le bois brûlé s'en va en cendre, comme la feuille verte tout l'été se dessèche à l'automne.

II

Dans le pressoir, les cuves de la vendange se vident de grappes noires et de grappes blondes à la grande lumière du soleil.

Belles filles et hommes vigoureux dressent le corps, tendent les bras et poussent les lourdes tonnes amoureusement, les hanches arrondies, les chairs tendues par l'effort.

Dans le pressoir, belles filles et hommes vigoureux écrasent sous un sabot brutal les raisins. Comme ils s'amusent d'exprimer le jus, comme ils ne se lassent point du labeur !

Grappes écrasées, vous allez faire le vin généreux, le vin qui réconforte le vieillard, distrait l'homme mûr, excite le jeune homme : grappes de la santé, de la joie et des neuves luxures.

Grappes de jeu! Les filles vous mettent comme des parures dans leurs cheveux ou bien vous pressent contre la bouche de leurs amants, aspirant la grisante odeur qui monte des cuves.

Grappes de vie ! je veux imiter les belles vendangeuses : j'irai ravager la vigne et vous rapporterai à pleins paniers vers le pressoir et je me barbouillerai le visage de raisins et je m'enivrerai de vin nouveau, car il est temps pour moi de voir les richesses du Monde; mais, si je suis resté dédaigneux et triste devant les grâces du printemps et le triomphe de l'été, je saurai danser à l'automne avec les troupes heureuses de l'humanité.

III

Chère Idée, te voici donc mienne ! tu ne seras plus la Galatée ironique et folâtre qui s'amuse de ses amoureux, tu ne seras plus la libellule qui voltige de fleurs en fleurs et qu'on n'atteint jamais.

Je suis plein d'amour comme devant la maîtresse que des mois on désira et qu'on a enfin obtenue ; je suis plein de paix comme à côté de la femme dont je sentirais la tendresse.

Maintenant je ne m'occuperai plus des injures ; je serai sans colère et sans mépris. La joie de notre union m'a tout fait oublier ; n'es-tu pas la douce reine à laquelle je ne sais point désobéir, n'es-tu pas aussi ma petite enfant ?

Car je t'ai recueillie, chère orpheline, fille de nobles peuples, j'ai surveillé ta croissance, et lorsque tu as été grande et mûre au baiser, tu t'en souviens : je t'ai fait sortir de l'ombre pour les fiançailles.

Oh ! pourquoi un matin ne t'ai-je plus retrouvée, pourquoi m'as-tu fui si longtemps ?

Si tu avais deviné mes peines, les fatigues de mon voyage, lorsque je te recherchais partout !

Je suis allé dans les couvents et les vieilles cathédrales, croyant te rencontrer en prière ; mais les églises étaient désertes et dans les cloîtres je n'ai trouvé que des ombres

de mourants ; au lieu de tes libres et joyeuses chansons, je n'ai entendu que des psalmodies lugubres.

Une fois j'ai cru t'apercevoir sur la laborieuse Tamise, au milieu de l'armée ouvrière qui vide ou emplit les immenses entrepôts des richesses du Monde, j'ai cru t'apercevoir les cheveux épars, les yeux ardents, grande et superbe d'activité, mais je n'ai pu arrêter ta course et tu as disparu dans la brume.

A Venise je t'ai contemplée. Tu passais sur le Bucentaure, Dogaresse impudique, étalant sans voile devant la foule tes hanches et ton sein glorieux, mais tu t'endormis au bruit des rames ! drapée dans le manteau de triomphe que des siècles d'art t'avaient brodé.

A présent, je te tiens, je t'enlace, je te possède ! O délicieux inceste : mon enfant, ma femme ! Je te vois dans ta sainte nudité. Comme tu es belle ! forte et délicate, souple et énergique, gracieuse et majestueuse.

Comment t'appellerais-je, chère Idée ? Veux-tu des noms de fleurs ou des noms de plantes, veux-tu la rose ou la violette, le laurier ou l'olivier ? Je ne sais que choisir, car tu as tous les charmes ; laisse-moi donc t'appeler Nature : c'est le plus beau nom.

IV

Je cherche la Beauté.

Quand le soleil tombe et que les pelouses ont des veloutements si doux, si intimes, peut-être c'est la fille à l'orée du bois qui rit à un inconnu, la chevelure coiffée de rayons, les dents et les yeux illuminés, offrant son ventre et son corsage.

Et aux soirs des villes, lorsque le crépuscule nous enveloppe de ses magnifiques tristesses, et accroche aux maisons ses tentures bleuâtres, lorsqu'au ciel se joue la féerie somptueuse et mélancolique de nos âmes, c'est parfois sans doute Celle qui passe, vêtue d'ombre, Celle qui s'enfuit svelte et inconsciente dans l'inconnu.

Je l'ai vue, je la sais, je l'aime,
Je connais son corps, ses merveilleuses formes,
Et le mystère des calices fermés qu'elle recèle.
Elle va, fine, légère et rieuse ;
Sa tête de grâce est petite, insouciante, sans nul rêve, ni pensée,
Car elle ne doit pas donner le souci de l'amour,
Mais plutôt de brèves joies parmi les souffrances des heures.

Corps splendide, corps parfait, je te salue !
O vase où va se ruer notre jouissance
Et d'où vont sortir des générations !

Cette taille fine posée sur de larges hanches,
Comme le col d'une amphore,
Appelle l'étreinte,
De même que le petit pied, la croupe vaste,
Veulent les caresses de la main.

J'ai vu la Beauté : un jour, un soir ? je ne sais plus.

Il y a des yeux qui nous ont émus au départ des trains, derrière la vitre d'une portière ; il y a les yeux implorateurs qu'on vit une fois à la lueur d'un réverbère, au coin d'une rue ténébreuse. Il y a cette belle qui vint dans sa loge un moment, puis s'en alla et que nous n'avons plus rencontrée.

Ah ! Beauté ! Beauté inconnue et dont je meurs, qui que tu sois, princesse, plébéienne, fille des champs ou des rues, viens vers moi : que j'écrase le désir qui me brûle sur ton sein docile.

V

CHANT NUPTIAL

Sous cette neige pure, ces terres endormies,
Que la Nuit, le Silence et l'Hiver glacial
Tiennent maintenant captives ;
Comme Avril, comme le clair et joyeux Archer de gloire
Vont épanouir leur sein !
Comme toute cette désolation va sourire,
Chargée d'arbres à fruits et bruissante de chants d'oiseaux !

Je sais sous des robes jalouses
Un bouton de sang orgueilleux et fermé
Qui se cache et ne veut pas s'épanouir en rose,
Mais il s'entrouvrira malgré lui
Et la fleur m'abandonnera son calice
Au jour venu.

L'étincellement du soleil et la blanche rosée matinale,
Les azurs de l'horizon au crépuscule,
Et les mirages des étangs
Pleins d'ombre verte et de nuages lumineux,
N'est-ce pas un beau royaume
Pour une petite main de femme ?
O mignonne ! je t'apporte en cadeau de noce
Davantage :
— Une âme pour contempler et cueillir toute la vie.

Petite aveugle, petite sourde, petite estropiée,
Voici des yeux, voici des oreilles, voici des mains ;
Mais d'abord,
Dis adieu, dis adieu
Aux années anciennes ;
Et puis, en gage de soumission,
Incline ta tête orgueilleuse.

Je suis le tyran qui vient
Te faire abjurer l'autrefois
Et semer en toi des chants et des rêves,
Pour que germent la Caresse et l'Amour et le Sourire,
Et que brillent comme une parure les larmes charmantes.

Tout ce passé qui tressaille encore,
Tous ces souvenirs qui pleurent doucement dans l'ombre,
Et cet orgueil qui trépigne et se révolte,
Je vais les briser ainsi que des jouets de fillette.

J'ouvre toute grande ton âme à l'Été,
Aux ramures pleines de parfums, de chants et de soleil,
J'ouvre ton âme à la rumeur du monde
Et au grand ciel.
Voici tout le jardin paré,
Les rosiers en fleurs ;
Voici les abeilles et les papillons
Pour le jour nuptial.

VI

LE CANTIQUE DE L'ESCLAVE

Une Femme ou un Désir, je ne sais ; mais certainement un tyran farouche et implacable gouverne mon être et ma vie.

De son poids énorme il charge mes épaules,

Et, sans égard pour les gouttes de sueur qui perlent sur mon front,

De sa verge rouge de mon sang il active ma marche.

Par les chemins rocailleux ou les grand'routes brûlées de soleil,

Par les fourrés d'épines ou les sentiers glissants des monts,

Matin et soir il me conduit, en me fouettant et m'insultant comme un vieux cheval rétif ;

Et pourtant ni aux coups, ni aux outrages je ne fais attention,

Et je ne me préoccupe ni de la fatigue, ni du chemin,

Mais je lève mon regard sur lui,

Et les yeux du tyran me sont une source fraîche et un ciel.

***

Une barrière de glycine et de chèvrefeuille ;

Un espalier feuillu où pendent les pêches savoureuses que je mords avidement,

Mais un espalier, une barrière, ton étreinte, le cruel délice de ton baiser qui nous enivre et nous étouffe.

⁂

Je rêve du ciel et de la mer.

C'est le soir ; le soleil a des somptuosités magnifiques ;

A pleins flots l'Océan roule rubis et pierreries ;

Et les grands nuages violets courent vers l'Est, précédés de la fine et légère troupe des nuées, comme des armées en déroute et des chœurs dansants de nymphes en robe de neige.

Je rêve du ciel et de la mer.

Les ailes blanches planent.

Et des nefs, toutes voiles dehors, fendent la vague.

Quelle belle hardiesse !

Comme elles voguent, sereines, sans crainte du flot ni du vent.

Elles vont ; elles vont

Vers les pays au loin, vers les pays des bois odorants, des fleurs larges, où la vie pour l'homme est un sommeil aux lumineuses visions.

Elles vont, elles vont...

Et moi je suis immobile ; et tu me serres encore contre ton sein comme si tu craignais de me perdre, de me voir partir.

Ah ! quelle prison m'est ton alcôve, avec son plafond bas, où sur un ciel de nuages folâtrent de petits culs d'amours, avec ses tentures fermées pour plus de mystère...

Belle, belle, le soleil resplendit au dehors, le soleil qui ranime la volonté, le soleil qui crée les hommes d'action et les poètes.

Des vaisseaux partent, des vaisseaux partent pour les terres lointaines...

Je rêve du ciel et de la mer.

⁂

Puisque le soir vient triste et doux sur les choses
Et nous avertit de la fuite et de la vanité de notre être,
Par un simulacre de suicide renonçons dès maintenant
A notre personnalité, à la vie.
L'ombre de l'alcôve, comme une tombe discrète,
L'ombre de l'alcôve nous invite à nous unir,
Et voici que nous nous joignons
Pour quelle étreinte!
Notre âme se fond, s'anéantit dans un baiser ;
La Ville et la foule et les mille rumeurs
S'apaisent :
Chère, voici que descend sur nous
Comme l'ombre exquise de la Mort

⁂

Le Printemps blanc et vert du beau jardin, le Printemps des pommiers fleuris et des jeunes verdures m'a vaincu.

Mon être s'éparpille; mon être devient la feuille de l'arbre, le chant de l'oiseau, le brin d'herbe ensoleillé, le nuage qui court.

Pensées douloureuses, raisonnements qui n'aboutissent pas, tout s'efface devant le sourire de la Nature.

J'ai la joie animale de l'homme qui se soumet au principe divin ; j'accepte l'impersonnalité ; je me résigne à la mort.

Bonheur de la fleur, bonheur du chien aux yeux aimants, bonheur de tous les êtres qui ne vivent que par l'instinct, tu es désormais mien.

Mais j'entends le bruit d'une barrière qui s'ouvre: svelte dans sa robe noire, la chevelure auréolée d'or, et ses yeux de volupté mystérieuse, l'Aimée paraît et me rend mon âme : — pour souffrir, — pour jouir.

VII

Ouvrez les fenêtres ! Ouvrez les fenêtres ! Il y a trop d'ombre et pas assez d'air ici. Vous vous êtes assez masturbés dans les coins.

Ouvrez les fenêtres ! Dehors des foules d'hommes passent ; il y a des Européens, il y a aussi des Noirs aux lèvres lippues et des Chinois aux robes multicolores.

Entendez-vous la voix de la mer et le vent qui agite les hautes cimes et tout le bruit des grandes villes ?

Il y a des jeunes femmes qui rient et babillent auprès des fontaines ; elles tordent leur longue chevelure blonde ; comme la lumière se joue sur leur croupe et sur leurs épaules !

Il y a toute une armée de mâtures dans les ports et l'on charge et l'on décharge les nefs de tous les produits du monde ; le ciel est noir de la fumée des vaisseaux.

Il y a de vastes temples emplis de livres où habite la pensée des siècles.

Restez dans vos cabanons, si vous voulez, moi j'irai par les routes illuminées de soleil et je me lèverai dès l'aurore et je marcherai longtemps la nuit.

Je veux me réjouir de tous ces sexes riants : que ma bouche baise toutes les bouches féminines, que mes mains et mes yeux connaissent tant de jolies formes !

Mon regard sera plein des combats de nuages et de flots et de la féerie des cultures aux mille nuances et de l'agitation des foules bigarrées.

Mon esprit s'égarera parmi les hommes, les animaux et les plantes et j'entrerai aussi dans les vastes bibliothèques, afin de posséder l'âme des peuples.

Car je veux avoir à mon lit de mort ma conscience en guise de prêtre, qui me bénisse et me parle ainsi :

— Tu avais un esprit et un corps, et tu en as usé comme tu devais, car tu as pensé et tu as agi juqu'à ce que tu fusses brisé : va donc en paix dans la terre maternelle !

Alors, je rendrai doucement mon dernier souffle.

O Terre féconde, ô Ciel infini !

VIII

Es-tu digne de la Mer ?
As-tu une chevelure comme un diadème et comme une toison ?
Les seins aux pointes impérieuses et braves,
La taille faite pour l'étreinte,
Et des hanches énormes qui se raillent de la vague ?
Mets-toi nue sous le soleil,
Dresse-toi parmi l'écume et sous le ciel en feu.
Viens radieuse, voluptueuse, orgueilleuse ;
Car tu as une mission : être belle et charmer ;
Mais si tu la remplis,
Tu as aussi un sacre parmi les hommes.
Viens donc toute fière de tes hanches nues,
De ton corps de femme féconde,
Au-devant du flot,
Sous la caresse du clair soleil
Qui illumine ton impudeur.
Si les villes de vieillards te maudissent,
La jeune Nature acclamera ta beauté.

IX

LA VISITE DU TEMPS

Dans la maison aux galeries de bois, au mur d'ardoises, qu'ennoblissent les années, l'âtre s'égaie toujours d'une chanson d'aïeule, à son rouet ; la fenêtre enguirlandée de capucines est ouverte sur un rose et rieur visage de jeune fille, et des enfances babillent aux portes, tandis que M. Tristan passe et repasse devant la croisée, les yeux curieux et timides.

Or, chaque cinquantaine, le Temps fait sa tournée : « Bonjour vieille, bonjour jeunesse, bonjour marmaille, » crie-t-il.

Chacun s'étonne, alors que personne ne le connaît, qu'il connaisse si bien tout le monde.

— Ah ! depuis le commencement des siècles, fait-il avec un sourire de bonhomme blasé. Et une poignée de main à la vieille, un baiser sur les joues subitement pouprées de la belle, une tape sur les têtes dorées des garçonnets ; puis il s'en va vers d'autres logis.

Et toujours, à chaque cinquantaine, il trouve des figures songeuses, l'œil vers la rue et à l'âtre de vieilles dames qui lisent leur passé dans les cendres rouges ou chantonnent au gai soleil qui dore de folâtres chevelures.

X

LES LOUANGES DE DOUCE

Cher babil, chers sourires,
Chère gaieté de la jeune femme,
Qui, par les bons et les mauvais jours,
Brilles comme un soleil qui ne se coucherait jamais,
Chantes comme le chant continu de l'oiseau au fond du val,
Ah ! tu es vraiment le plus beau sermon,
Le meilleur prône :
Tu nous enseignes à cueillir l'heure qui s'offre,
A toucher le bonheur qui nous est échu,
Sans plus penser à notre orgueil et au lendemain.

Cher corps d'amante qui frémis de plaisir,
Cher corps d'enfant qui te donnes sans savoir,
Ou te laisses prendre
Comme le fruit et la fleur,
Tu es bien selon le vœu de Nature :
Que tout s'unisse, que tout se mêle
Dans le baiser.

Je ne sais pas les religions, je ne sais pas les codes :
Je ne connais que le Soleil qui fait étinceler l'herbe et les eaux ;
Je n'ai reçu de conseil que des animaux et des arbres :
Et c'est pourquoi j'aime et loue
La radieuse nudité de Douce.

Joyeux et tristes,
Oisifs et laborieux,
Venez, accourez vers Douce :
Son corps est le pain béni que l'on partage entre tous,
Où chacun trouve la saveur qu'il aime.

Cher corps délicat et robuste,
Comment louerais-je ta beauté !
J'ai tes yeux pour que ma pensée voyage et s'exalte parmi les choses,
J'ai tes cheveux comme un voile sur les chagrins,
Ta bouche pour te donner avec mon souffle une personnalité trop pesante,
Tes seins, tes fesses, comme des oasis de fraîcheur,
Tes cuisses pour m'enserrer dans une charmante paresse,
— Cher corps où s'oublient les luttes et les peines,
Où l'on meurt pour renaître ensuite plus viril et plus fort !

Chère aimée, tu n'as point à envier les lourdes matrones,
Ni à souhaiter d'être une doctoresse pédante,
Un bas-bleu ou une de ces demoiselles
Qui peignent sur toile et sur porcelaine
Des serins avec des pissenlits ;

Chère aimée, lève bien haut la tête,
Toi qui inspires l'artiste,
Artiste toi-même, qui sais les gestes de séduction
Et les robes merveilleuses
Et fais de ton corps un chef-d'œuvre toujours nouveau ;
Chère aimée, lève bien haut la tête,
O refuge de toutes les douleurs :
Ma Consolation, ma Charité.

XI

Depuis cent ans que le monde cultive la tristesse comme son plus magnifique jardin, et qu'il se divertit à pleurer, dites-moi, ne sent-il point quelque fatigue ?

On a élevé les hommes pour la mélancolie, et ils ont arboré le chagrin avec orgueil, et ils ont mis des violettes de douleur à leur boutonnière.

Ah ! quand me délivrera-t-on de ces visages de petites filles fouettées, de ces affreux pleurnicheurs qui se croient géniaux parce qu'ils sont experts dans l'art du désespoir.

Ils sont fiers de n'avoir point de virilité, et dédaigneux des choses terrestres, se faisant des pâleurs mystiques, ils étendent la main vers le ciel avec hypocrisie, en s'écriant : « Dieu ! que ne puis-je l'atteindre ! »

Mais je veux, afin de leur faire honte, élever la statue de l'Homme idéal : je la poserai sur les places publiques, pour que tous puissent la voir, pour que tous viennent l'admirer.

Vraiment Celui-là n'a point les yeux rouges, mais il sait rire et marcher ; il subjugue les hommes par son cerveau ou ses muscles, et les femmes, par son priape.

Il s'est dit tout d'abord : je veux être le Maître, et ce désir est son laurier; même quand il tombe, même quand il est vaincu, il ne perd point sa couronne.

Car l'Humanité, ce n'est point l'eau croupissante des marécages, mais comme la lutte violente des flots une nuit de tempête, et on se joint, et on bataille, et on frappe sans se voir — et cela pour la Beauté!

Le troupeau socialiste aura beau ouvrir des yeux ahuris et cette vieille dame de protestantisme parler de sels et d'évanouissement, l'Humanité n'arrêtera point sa marche, ses ruts ni son combat.

Mais l'Homme idéal ne lutte point pour lui, ne songe pas à ses blessures, il ne s'occupe point de ramasser les morts, il ne s'émeut point aux cris des blessés, mais il s'en va droit vers la mêlée, vers le drapeau qu'on menace.

Ce beau drapeau de l'Humanité, cette loque aux mots de lumière qu'on se passe de main en main, il veut à son tour le défendre et faire flotter sa gloire, jusqu'à ce qu'il tombe, jusqu'à ce qu'un héros le remplace et vienne arracher l'étendard à son agonie.

XII

A LA JOLIE MORTE

La petite âme qui chantait,
La fleurette toujours épanouie et souriante,
Qui à tous les hommes offrait son calice parfumé,
Pour que chacun s'en embaumât,
La petite âme qui chantait,
S'est envolée avec l'oiseau, avec le pétale, avec le brin d'herbe ;
Elle est mêlée à l'air subtil,
Et en le respirant, nous respirons son souvenir.

Paix à la morte gracieuse,
Qu'on cesse ces proses lugubres d'église,
Qu'on jette là les tentures funèbres ;
A pleines mains plutôt comme jadis,
A pleines mains répandons les lys
Pour qu'aussi doucement qu'a passé sa vie,
Passent ses funérailles.

Marbre aux formes parfaites,
Voix charmante,
Inconsciente rose,
Qui sans savoir ton but divin,
Rendais les heures légères,

On te maudit comme l'amour libre et naturel,
L'amour des cavales et des aigles
Qui ne connaît d'autre loi que celle de l'instinct robuste;
Mais dans les cœurs déjà rouillés,
Dans les âmes qui se lézardent,
Où, comme les pluies de novembre,
Les chagrins ont coulé jour à jour,
Ruinant tout espoir ;
Dans les âmes obscures déjà de l'ombre de la tombe,
Voici la place claire telle qu'un rayon de mai :
C'est le souvenir du jour de la venue
Où pour la première fois résonna ta chanson,
Où pour la première fois sourit ta grâce.

La petite âme qui chantait
S'est enfuie avec l'Été,
Le triomphe des feuilles et des prairies ;
Mais pourquoi me désoler
De la saison morte et de la voix éteinte ?
Des feuilles, des feuilles et des feuilles
Sont tombées ;
Et l'on a porté des milliers et des milliers de jeunes femmes
Vers la terre,
Mais les saisons reviennent, les prés refleurissent,
Les amours s'enlacent à nouveau ;
Ce que j'adorais en elle lui a survécu :
La Beauté impérissable.

XIII

LE NOBLE PAUVRE

Le noble pauvre se dresse dans le ciel de flammes ; il a attendu pour se montrer la lumière du soir afin que les choses fussent en harmonie avec la fière ruine de son corps.

C'est un ancien soldat de l'armée d'Afrique ; et ses mains se sont rougies cent fois du sang des barbares. Il a haleté et rugi dans la bataille; il a aimé la guerre comme une maîtresse sous le soleil brûlant et dans l'infinie tristesse des nuits tropicales.

Et maintenant, ombre d'un être dont le passé, encore qu'inconnu, fut glorieux, il s'en va le long des routes, traînant sa jambe de bois et ses haillons, mais sans déchoir, dédaigneux d'inspirer aux passants une pitié ridicule.

Pourquoi s'attacherait-il encore à la vie, quand il n'en a plus l'activité ? Machine à demi brisée, qu'on le détruise complètement : il ne poussera pas une plainte.

Mais il ne veut pas souiller le triomphal combattant qu'il se rappelle avoir été, et ce visage qui fut à tant de victoires, il ne lui donnera point un air humilié et vaincu.

Aussi, quand je passai près de lui et vis cette belle tête où les ardeurs anciennes brillaient encore, où toute une vie tumultueuse s'agitait :

— Prends donc, dis-je, prends, mon brave, cette bourse d'or, que tu ne sollicites point, mais que tu exiges. Surtout,

n'aie pour moi aucune reconnaissance, car apercevant ton regard si magnifique d'orgueil, ton regard que n'a pu abaisser la mauvaise fortune, je devais oublier ma personnalité devant la tienne et proclamer ta grandeur.

O pauvre dont la main ne s'est point tendue, ce n'est pas à ta misère que je compatis. La misère me dégoûte et si je t'y voyais soumis, je détournerais de toi les yeux. Mais je veux glorifier ta beauté superbe et te remercier d'avoir fait luire devant moi un fantôme si splendide!

Le soldat accepta mon offrande, comme il avait accepté la médaille attachée à sa défroque, sans étonnement et sans bassesse, et il se dirigea vers le village, dominant de sa haute stature les groupes épars qui se formaient sur son passage, tandis que des chuchotements surpris, mais respectueux, célébraient le sacre du tranquille héros.

XIV

Je demande des hommes, je cherche des hommes.

Je vois des clowns bariolés, je vois les pesantes masses de chair des athlètes ; ici des membres souples, là des membres forts ; je ne vois pas d'âme virile.

Je demande des hommes, je cherche des hommes : de ceux qui ne trafiquent pas dans les marchés ; de ceux qui ont l'enthousiasme et l'ardeur.

Je veux des croyants et des violents ; je veux des êtres dont les yeux ne pleurent pas comme des priapes malades ; je veux des êtres qui sachent rire et combattre.

J'appelle avec moi ceux qui ont désappris les larmes, qui n'ont pas peur de répandre le sang, qui ne craignent pas de dominer.

Ils ont souri à ces mots : Enregimentons les êtres ! — mais leur éclat de rire a été formidable, quand quelques uns se sont écriés : N'enregimentons personne, la liberté pour tous !

Et voici qu'ils ont enfourché les chevaux aux sabots barbares, les chevaux qui piaffent et hennissent d'impatience d'écraser et de briser, et voici qu'ils se sont élancés, les glorieux cavaliers, à la conquête de leur royaume.

Les foules avaient dit : Le guerrier a été roi ; puis le marchand ; c'est maintenant notre tour.

Ils ont répondu : Vous êtes des indignes. C'est à ceux

qui portent l'Idée qu'il appartient de régner. Il y a des siècles qu'ils attendent.

Dans un galop effrayant les cavaliers ont renversé les bandes de misérables, ils ont fauché cette armée tremblante et jonché le sol de cadavres. A présent c'est à peine, au milieu des sonneries de la victoire et parmi les étendards déchirés, s'ils font attention au fleuve de sang qui baigne les pieds de leurs chevaux.

— Il faut désormais, disent-ils, que ces races sans courage nous soient soumises, car nous inaugurons un nouvel âge. Que nos embrassements soient féconds pour que toute une génération de dominateurs apprenne leurs devoirs aux multitudes. Nous chasserons les malades aux âmes de femme qui ne savent que pleurer, gémir et se désespérer; nous chasserons ceux qui ont peur de la mort et ne veulent pas vivre ; tout cela nous le ferons, non pour nous : nous sommes désintéressés de nous-mêmes comme des autres individus, mais pour l'âme du Monde que nous devons défendre et agrandir.

XV

Prostituons-nous !

A tous les Dieux d'abord, aux graves et aux légers, aux souriants et aux tristes, aux obscurs et aux lumineux.

Prostituons-nous à tous les hommes, car chacun peut avoir une pensée, un rêve, un sentiment, et je veux respirer tous les parfums ; il n'est pas de violette si modeste qui ne m'attire.

La monogamie est impie ! Prostituons-nous à toutes les femmes. J'aime les fins cheveux de celle-ci, j'aime la langueur de ce regard, j'aime ces formes harmonieuses ; l'une me dit le charme du sourire, l'autre me révèle la force, une autre m'enseigne la grâce.

Prostituons-nous aux animaux, aux plantes, aux fleurs ; aux déserts immenses où dans toute sa splendeur se révèle le ciel ; aux marais mornes, où nous songeons parmi les oseraies, au mystère du monde ; aux champs où le vent dans les feuilles chante une complainte de vie tranquille ; à la montagne qui écrase notre personnalité, à la mer qui l'exalte.

Prostituons-nous aux choses, aux êtres ; il y a une pensée dans un brin d'herbe, dans un cheveu, dans un caillou, et je veux qu'elle brille, qu'elle s'exhale, qu'elle chante en moi. Oui, je me prostituerai à toute la nature afin que tout mon être se réjouisse et dise l'hymne divin.

XVI

Comme nous revenions de Pompeï où Vénus a forcé la Mort à lui chanter un hymne si triomphal, mon amie d'une grande tristesse se sentit atteinte et s'approchant de moi, comme pour me demander protection : « Ah ! me dit-elle, quand nous serons de pauvres morts, de pauvres cadavres ! »

Alors, doucement, d'un baiser je lui fermai la bouche, puis je la blâmais ainsi : « Petite blasphématrice, n'as-tu point encore appris ton immortalité ?

« Sache que la tombe et le squelette sont de vaines apparences. Ne crois qu'à ton sourire, à ta chair fleurie, à la grâce de ta jeunesse. La Nature est vivante et belle éternellement.

« Vas-tu t'occuper de toute cette matière dont elle se sert pour ses sublimes créations ? La forme qu'elle donne aux chôses, l'esprit dont elle les anime, seuls nous doivent occuper.

« Flamme divine que je vois luire dans les yeux de mon amie, peut-être illuminais-tu le regard de la charmante Cynthia et celui de cette Cytheris que pleura Gallus. Combien d'âmes autrefois as-tu fait briller ? Combien encore t'attendent dans l'ombre ? et tu pourrais t'éteindre, ô flamme de l'amour ! »

XVII

Nous avons erré dans les fougères de Pestum, devant les monts et la mer lumineuse et des ombres sont venues vers notre piété, les canéphores aux longues robes flottantes portant leurs corbeilles pleines de fruits, puis toute une procession de jeunes filles couronnées de violettes.

Et comme autrefois les prêtresses ont paru sur le seuil du temple, et le sang d'un taureau a coulé sur l'autel, signe d'humilité, témoignage de soumission des êtres à l'Infini.

Ainsi chaque jour s'accomplissent les mêmes fêtes pour ceux dont l'âme n'a pas été voilée. En vain passèrent jadis les hordes stupides des barbares, conduites par la croix ou l'étendard des Kalifes, Normands ou Arabes poussés par le vent et le flot : leur colère fut impuissante.

O saintes murailles ! Vous avez bravé les âges de grossièreté pour apprendre à notre siècle misérable la Beauté morte dont il n'a même plus gardé le souvenir. Vous donc qui gémissez en songeant aux formes pures de l'Ellade, approchez à cette révélation de l'Esprit devant les calmes merveilles de la nature ; venez voir comme le soleil du matin fait de nobles ombres aux temples antiques et comme les ciels du soir sont beaux entre leurs colonnes.

XVIII

Vous ne connaissez pas les voies de la Nature.

La Nature détruit pour reconstruire avec des ruines ; mais elle cache son action ; elle ne dit point ce qu'elle détruit, ce qu'elle anime.

Vous ne connaissez pas les voies de la Nature, c'est pourquoi vous jugez éclatant de santé ce qui est déjà mourant et que vous faites les funérailles de celui qui va se lever pour vous mener dans la tombe.

Ce que la foule acclame, ce sont de vieilles statues mutilées et sans art, des tableaux dont la peinture est craquelée, un idéal en enfance. Mais, parce qu'elle trépigne, vous croyez qu'elle s'avance, parce qu'elle pousse des cris, vous croyez qu'elle prononce des oracles, parce qu'elle a des hallucinations et des bonds de fiévreux, vous vous dites : « Voici l'humanité en marche sous la conduite d'un nouveau Dieu ».

Pour moi, je ne crois point au Dieu de la foule, ni à son infaillibilité, ni à sa santé. Le consentement universel, c'est l'acceptation de l'erreur et de la folie, car les choses de l'intelligence ne sont point à l'usage du troupeau ; la Pensée est une fleur rare que chacun ne trouve point sur sa route à piétiner.

Je ne m'occupe donc point de ce qu'on raconte dans les

assemblées, des grosses erreurs fardées de vérité pour mettre le peuple en colère ou lui arracher des larmes, mais je m'occupe de l'enseignement et des traditions des penseurs de tous les siècles.

Je vais où est la science, où est la vérité : je vais trouver l'Homme de génie sur sa montagne.

Il est le médecin qui guérira l'Humanité malade : maintenant elle le méprise, elle dédaigne ses conseils, elle gambade comme une folle avec ce qui lui reste de santé dans les membres.

Mais le jour est proche où elle tombera épuisée ; alors il ne sera que temps d'aller chercher le bon docteur.

Car de même que l'enfant a besoin des soins maternels, l'Humanité ne saurait point se sauver sans ses héros.

XIX

O poëtes, mes frères, je crains pour vous.

Vous ressemblez à des voyageurs qui s'en vont portant des trésors à travers la forêt; ceux-ci contemplent les ciselures du coffret qu'ils ont à la main, tandis que leurs compagnons regardent les arbres ou le ciel : nul ne songe aux voleurs.

J'en vois bien qui se croient plus éclairés et plus prudents et qui, allant au-devant des bandits, leur ont offert une partie de leurs richesses pour qu'ils les protègent ; mais ceux-là sont encore plus fous que les autres.

O poëtes, mes frères, je vous le dis : Vous serez tous égorgés.

Parce que nul ne se défie, parce que nul ne sait prendre un couteau, que nul n'a la force de frapper ceux qui l'attaquent.

Et pourtant cela est beau de défendre son rêve ; vous parliez hier des antinomies de la pensée et de l'action, vous ne saviez pas ce que vous deviez faire : Eh bien, la voilà votre tâche !

Les Barbares sont là, près de vous ; dans leur colère imbécile ils vont renouveler les grands crimes de l'Histoire : ils brûleront les bibliothèques, ils mutileront et briseront les statues.

Ils frappent tous ceux de leurs ennemis qu'ils peuvent faire prisonniers, surtout les nobles, surtout les forts, surtout les beaux.

Pour moi, dès maintenant j'ai mes armes prêtes : je saurai combattre et mourir pour la Beauté.

XX

Cette nuit de révolution et d'incendie où la Pensée subit les derniers outrages, où les Barbares pour un moment triomphent, je suis allé chercher les Rois.

J'ai trouvé le premier blotti derrière une haie, mourant de peur.

— On vient de mettre le feu à ton palais, lui ai-je dit.

— Bien! m'a-t-il répondu, mais pourvu qu'on ne découvre pas ma cachette.

Je lui ai craché à la face et me suis éloigné.

J'ai aperçu le second roi sur la rivière, conduisant une yole en compagnie de sa petite gourgandine qu'il embrassait de temps à autre.

De sa barque il m'a crié :

— Quel plaisir de se promener sur l'eau par un temps pareil!

A ces paroles, j'ai pris des pierres et les lui ai lancées ; puis j'ai continué ma route.

Bientôt j'ai entendu un grand bruit de foule et des rires et des exclamations, et comme je sortais de la forêt, je me suis trouvé au milieu d'un troupeau de monstres qui avaient sur un corps humain une tête de bête. Ils formaient un cercle autour d'un pître amaigri qui se tenait à genoux, la tête dans la poussière et le derrière haut, maintenant à

deux mains sur son front un diadème d'or. Parfois quelqu'un placé à côté lui lançait un coup de pied, mais le pître loin de se fâcher, ne voyant là sans doute qu'un jeu aimable, exprimait par un sourire sa reconnaissance. Il chantait même une fort joyeuse chanson.

Je suis le roi de la Démocratie,
Le roi soci-, le roi socialiste.
Je me prête au plaisir de mes bons sujets
Pour la Justi-ice.
Qu'ils m'insultent, me donnent un soufflet,
Je sais que c'est la volonté de Dieu,
Du Dieu des pauvres, du Dieu des gueux,
Insultez-moi donc, chers amis, s'il vous plaît,
Pourvu que je garde ma bonne petite couronne.

Alors, l'âme emplie de dégoût, j'ai marché vers le misérable. Je lui ai arraché sa pourpre toute souillée et son diadème, puis le repoussant du pied, j'ai crié ces paroles :

— S'il y a parmi vous, bêtes, un être qui ait la pensée, la face et les bras d'un homme, qu'il vienne prendre le diadème de celui-là qui fut infidèle à sa race et ne sait plus le nom de ses ancêtres. Qu'il vienne, nous avons une couronne à vendre!

XXI

Vous tous qui parlez d'amour, vous pourriez aussi bien parler de honte et d'abdication.

Quiconque a une pensée à imposer ne sait pas ce que c'est que la pitié et il n'a point peur de marcher sur des cadavres.

Les multitudes sont pour la pensée comme une meute hurlante, prête à mordre, si vous espérez apaiser ces dogues par des caresses et si vous leur donnez du sucre, ils vous déchireront la main.

L'homme d'action qui ne s'épargne point-lui même ne se préoccupe point des autres.

N'avez-vous pas vu le cheval de labour et les bœufs tirant la charrette par les chemins de fondrières ?

Ah ! si le paysan ne fouaillait son cheval, si avec son aiguillon il ne faisait saigner ses bœufs, il n'y aurait pas un sillon de tracé et la charrette resterait dans la vase.

Ainsi les Forts agissent avec la foule : ils ne cherchent point son bonheur, mais son asservissement.

XXII

J'ai vu en rêve Gallia pareille à une raccrocheuse de trottoir, à ces filles à matelots avinées et obscènes qui, dans les ruelles sombres des ports, se jettent au cou du premier passant.

Elle avait renvoyé tous ses amants, parce qu'ils étaient nobles et beaux, et rien ne lui plaisait maintenant que l'odeur des ruisseaux bourbeux et les maisons qu'annoncent de tristes lanternes.

Elle ressemblait aux dernières des prostituées et elle se réjouissait de son ignominie.

Tout d'un coup elle a saisi par le bras un homme souillé et infect, l'a embrassé sur les lèvres, puis le repoussant :

— Tu ne pues pas assez, lui a-t-elle dit.

Une femme alors lui a présenté un être qui sortait d'un asile d'insensés ; un rire continuel découvrait ses dents longues et ses yeux paraissaient éblouis.

— Tu as trop d'esprit, s'est-elle écriée en lui tournant le dos.

Quelqu'un ensuite est venu. Le nouvel arrivant avait le corps difforme, la bouche baveuse, les yeux vicieux et criminels, la peau couverte de pustules.

— Tu as encore quelque beauté, va-t-en, lui a-t-elle crié.

Enfin est apparu un monstre dont le langage n'était qu'une suite de cris plaintifs ou féroces, un monstre à la tête et au corps velus, répandant une odeur de fumier.

Alors elle a couru au-devant de lui, l'a pressé contre son sein et elle le baisait, lui faisait mille caresses en répétant : — Puisque tu t'appelles Bassesse et que tu n'es que vice et laideur et sottise, je t'aime, mon chéri, et je veux rester avec toi. Viens, tu verras quelle union sera la nôtre : tu es Bassesse, je suis Démocratie ; comment ne pas s'entendre ?

XXIII

En ces temps de honte où penser est regardé comme un outrage à l'humanité, le premier devoir du sage est de ne point jeter les yeux sur ce qui l'entoure, de voiler sa vie et de garder sa solitude.

Que le mépris soit sur ton visage ;
Rassemble ta colère ;
Tiens ta plume toujours prête ;

Et puis habitue-toi à voir le sang couler, car l'heure est proche où il te faudra combattre.

XXIV

J'attends le Tyran, le Tyran beau et fort qui va venir. Pour lui je prépare l'encens et les couronnes, et je rythme des chants de héros.

C'est en vérité l'Homme suprême, l'Homme qui s'élèvera et élèvera les forts comme lui.

Il saura être roi.

Il saura dominer de sa verge de fer les multitudes et les courber sous son joug de beauté et de gloire.

Il saura contraindre les peuples à se guérir du médiocre et du laid.

Au nom de l'Idée dont il est le représentant magnifique, il arrachera les préjugés, il proscrira les principes infâmes.

Je le vois déchirer les bannières de la fausse révolution ; je le vois effacer les mots grotesques : liberté, égalité, fraternité.

Il n'entrave en rien la marche du monde, mais il canalise la rivière ; il dessèche les marais, il défriche les landes.

Un esprit triomphant le conduit et l'anime.

Il ne se soucie des humbles ni de la pitié, il se moque de l'individu comme de lui-même.

Il n'a foi que dans l'âme universelle, dans l'âme divine dont il est la plus superbe floraison.

Au besoin il deviendra cruel, au besoin il se fera le fléau des misérables.

Car il faut que l'Homme suprême soit glorifié, en lui et en ceux qu'il élèvera.

XXV

Je ne veux pas d'un loisir sans lendemain, et c'est pourquoi, ô poètes, je délaisse les calmes chants de crépuscule pour les clairons d'appel et de colère : il faut bien maintenant nous occuper de ceux qui menacent la Pensée.

Mais peut-être un jour pourrons-nous partir en paix pour les pays de citronniers et d'orangers et dire devant la mer d'azur les vers de Virgile.

Alors nous nous en irons dans les jardins où l'ombre verte s'égaie d'une blanche statue de dieu.

Couchés sur l'herbe parmi les aloès et les clairs oliviers, nous regarderons au loin sous le soleil briller les mille yeux de la mer.

Et nous écouterons près de nous la voix fraîche des fontaines.

XXVI

Trois jeunes femmes se tenant par la main se sont avancées sur le rivage : l'une au front vaste et au regard sévère ; la seconde, belle de la tendresse de ses yeux et de son sourire ; la dernière ardente avec des gestes passionnés.

Tout en marchant elles ont les yeux fixés vers les roses charmants du ciel, et elles chantent dans le soir un chant plein de douceur.

A leur venue les feuillages des terrasses au loin s'inclinent pour les saluer ; le flot se fait caressant sur le sable ; tous les êtres s'arrêtent et s'émerveillent de leur passage.

Et il me semble que c'est ainsi que s'en va dans la vie une belle âme : la pensée, l'amour, l'instinct mêlent chez elle leur hymne glorieux : toute la nature l'acclame et elle acclame elle-même toute la Nature.

XXVII

Une pauvre prostituée dans la tempête ;
Une pauvre prostituée vagabonde sur le trottoir que l'averse change en rivière ;
A la lumière vacillante du gaz passe sa grande ombre douloureuse :
Je m'approche ;
Je ne vois pas la pluie,
Je ne vois plus la défroque dont elle se pare,
Mais ce corps aux belles épaules, aux nobles hanches, aux mains délicates,
Mais ce visage souriant éclairé de grands yeux doux,
Cette nuque où rayonnent de fines boucles blondes.

Il y a un crime sur la Terre.
C'est que celle-ci qui devrait être reine,
Acclamée par les clairons de triomphe, l'encens et les étendards,
Un pourceau peut l'insulter ;
Une police infâme lui inflige mille supplices :
L'âme des hommes s'est-elle donc envolée ?
Leur vue s'est-elle obscurcie ?

Je veux aller chercher les catins et les reines et les nonnes.

Et parmi je prendrai celles qui sont belles ;
Je les ferai monter sur un trône d'or.
Et je m'agenouillerai devant,
Et je saluerai leur divinité ;
Car il n'y a ni catins, ni nonnes, ni reines,
Ni femmes vertueuses, ni femmes vicieuses,
Mais ceci seulement,
Ceci seulement, entendez-le :
La Beauté.

Qu'est-ce qu'une femme savante ?
Qu'est-ce qu'une femme honnête ?
Une femme dont les sens n'existent pas ?
Une intelligence qui se nourrit de philosophie sentimentale et de romances ?
Voilà qui doit nous en imposer !
La femme n'a qu'à suivre sa voix intérieure ;
Elle n'a qu'à écouter le chant de l'Instinct ;
Elle est sainte quand elle s'abandonne,
Elle est savante quand elle nous caresse.

Je sais une musique divine :
Celle des soupirs de la jouissance ;
Je sais une sensation divine :
— Sentir les dents froides, les mains crispées de la Jouissance ;

Je sais une vision divine :

Des jambes largement ouvertes pour l'œuvre d'inconscience,

Quand deux êtres renient tout : égoïsme, personnalité, vouloir,

Pour s'absorber dans la grande communion de Nature.

Pour s'unir au rut infini que commandent la Nuit et les Étoiles.

XXVIII

J'ai assez de cet homme, j'ai assez de ce livre, j'ai assez de ce paysage, j'ai assez de cette nourriture : je suis rassasié pour un jour.

Donne-moi tes pensées, donne-moi le dieu qui est en toi, puis va-t-en.

Je suis le voleur qui pénètre dans les maisons fermées et barricadées, qui prend les statues et les objets précieux pour s'en faire un musée, puis, quand il a les yeux malades de les avoir contemplés, il brise tout et s'éloigne.

Ah! combien me faudra-t-il de temps pour butiner mon miel ! que les longues marches durcissent mes pieds! que les embrassements brisent mes reins ! que mon âme soit noire du vol des grandes pensées !

XXIX

Petite fille qui, là-haut, dans ta solitaire chambrette, ne peux dormir, et, affolée d'une rage de jouissance, frottes ton ventre contre ta couche virginale et lèves en des bonds convulsifs ta croupe aux chairs tendues, petite fille qui ne vois qu'un sexe dans le miroir où passent chaque soir des images trop monotones, dis-moi, ces soupirs que tu pousses, est-ce le plaisir, est-ce la douleur qui te les arrache ?

Petite fille, si les glaces ont réfléchi tes peureuses caresses, ton oreiller humide témoigne que tu as pleuré, que tu as sangloté bien souvent.

Pauvre enfant dont les parents ou des préjugés séculaires ont gâté la jeunesse, je t'ai entendue te pâmer et te désespérer dans ton lit, et mon âme a volé vers ton âme, douce inconnue dont j'ai tant de nuits attendu l'étreinte : hélas ! c'était peut-être ton baiser qui m'eût rendu heureux.

Petite fille, un jour viendra peut-être où tu te repentiras de n'avoir pas eu plus de courage pour le bonheur et de n'avoir pas jeté avec ta robe cette vieille défroque du faux honneur et de la fausse vertu.

Alors avec colère tu déchireras tes vêtements et, dans une minute de fièvre, tu voudras donner l'orgueilleux mys-

tère de ton sexe au premier venu, mais désespérée, criant ton regret aux passants :

« Ah ! pourquoi n'ai-je pas su jouir des nuits chaudes d'été ; pourquoi n'ai-je pas senti l'odeur des foins et des jacinthes d'avril ?

« Je n'ai pas chanté le cantique du Renouveau, alors que tant d'hommes passaient à côté de moi les dents brillantes pour mordre mes lèvres, les yeux impudiques fouillant la nudité de ma chair.

« Et je n'ai pas vu le rut sacré des animaux et j'ai voulu dissimuler mon tressaillement, lorsque la feuille verdit aux ormes.

« Maintenant la vieillesse arrive, les cheveux blancs, la maladie, et mon corps n'a point reçu la blessure du jeune amour, et quand je regarde en arrière, vers les anciennes années, il n'y a pas pour me charmer, le rire d'adolescent du Souvenir, mais un passé terne et grisâtre de jours de pluie et de brouillard jaune.

« Ah ! si j'avais un enfant ! je le verrais jouer, je délecterais mon rêve de ses joies futures, et je ne lui apprendrais point ce que ma mère m'a appris, mais pour ne point lui laisser en héritage la Douleur, je lui dirais chaque matin en guise de catéchisme :

— « Étreins l'heure, laisse s'épanouir les instincts, laisse chanter et folâtrer en toi le plaisir, car il faut que tes éclats de rire compensent toutes les larmes que j'ai versées. »

XXX

A UNE LOCOMOTIVE

Dans la brume, dans la fumée, parmi les étoiles de sang, les étoiles d'or, les lunes de neige bleue, c'est donc toi qui hennis et rugis et craches la flamme, Monstre de l'Infini !

Il y a dans les palais de fer où tout est ombre, où tout est chose, il y a des adieux de mouchoirs et de petites paroles mêlées à d'autres petites paroles, puis tu t'en vas, léger du fardeau de ces frêles existences, prolongeant sur les plaines sans voix ton grand cri vainqueur.

O homme ! tu as créé un Dieu pour te supplicier et t'écraser. Combien de pauvres êtres jetés aux torrents, brisés dans la nuit des cavernes, traités comme des martyrs et dont le cadavre même a disparu !

Qu'importe ! Il fallait cette sublime création pour proclamer encore une fois le néant de ton être et la divinité de ta pensée. Il fallait ce monstre pour que le génie de chaque peuple et la richesse de toute la terre se révélât.

Comme encore l'inépuisable génie humain se prépare à créer ! Rêves qui reposent et caressent notre esprit, dragons aux courses vertigineuses pour emporter notre activité.

O locomotive ! tu figures bien l'âme humaine de ce siècle que je vois bondir et se précipiter vers l'Inconnu.

O locomotive ! ton cri m'appelle au savoir, à l'amour.

Va ! emporte-moi au bout du monde ; tu sais, je ne suis pas un dégoûté et mon désir n'a point de bornes.

Je veux voir les villes de soleil où tout visage a un sourire, où les yeux de toutes les femmes vous convient à l'étreinte charmante.

Les villes sombres, les villes du Nord où l'existence est une bataille sans merci, où chacun a pour ennemi son désir.

Je veux voir les monts bleus et les pics que le soir teint de rose ;

La mer avec ses bercements, ses colères, son chant ivre du soir, quand toutes ses vagues ne sont plus qu'un grand hymne de gloire ou quand elles sont une furie d'écume contre les rocs ;

L'intimité des prés d'or et de glauque pâle où le thym se mêle aux reines-marguerites ;

Les petits dômes de laine des moutons serrés les uns contre les autres, si fraternels, si peureux d'immensité ;

Les taureaux farouches épars dans la plaine ;

Et le frais mystère de la forêt ;

Et toutes les choses et tous les êtres.

Va donc ! traverse les bois endormis, les cités tumultueuses, enfonce-toi dans ces cavernes que tu as fait creuser, passe les fleuves, les rivières, les torrents !

Va, divine ! Qu'une beauté de plus nous soit dévoilée, qu'une pensée nouvelle vienne nous enrichir !

XXXI

A LA POÉSIE

O poésie, tu n'es pas l'enfant qu'un médecin, après beaucoup d'efforts, arrache sanglant et couvert d'ordures du ventre maternel.

Tu n'es pas la patience byzantine du vieux moine au fond du cloître sombre.

Tu n'es pas la chansonnette des bonnes digestions, ni une gaîté de populace, ni une ritournelle de matelot ou de pâtre, pas plus qu'un texte hermétique et embrouillé.

O poésie, tu n'es rien de tout cela.

Mais tu es le vol libre de l'aigle, et la plainte de la mer, et la voix de l'ouragan.

Selon les jours, pluvieuse ou ensoleillée, pleine d'éclairs ou de tempêtes, fougueuse, impétueuse, éclatante de rire ou ruisselante de larmes !

Tu es l'idée qui surgit comme une apparition lumineuse au contemplatif soucieux de beauté et de vérité.

Tu es le chant intime que l'on entend monter doucement du fond de l'âme et qui éclate à la fin en une triomphale symphonie !

O poésie, va ton chemin !

Couvre-toi le visage, enveloppe-toi le corps de voiles et fends comme une vierge fière et courageuse la foule des sceptiques et des savantasses, la plèbe tumultueuse et endimanchée qui t'insulte.

O poésie, va ton chemin !

Vers la rue tranquille, vers la chambre où le solitaire t'attend pour de secrètes fêtes.

Alors tu déchireras tes vêtements et tu te donneras à lui dans ta nudité splendide.

O poésie ! maitresse de ceux qui pensent, de ceux qui aiment.

XXXII

LE MAUVAIS CHRIST

Je l'ai vu, au détour du chemin pierreux, au-dessus de la haie déchirée, comme essayant de se hausser vers la mer qu'on entend au loin gronder contre les roches, je l'ai vu, le mauvais Christ !

Il se dressait, laid et ridicule dans l'ombre du sentier, entre deux flaques bourbeuses, sur sa croix trop haute ; jamais je n'avais surpris aux autres Christs rustiques si pitoyable, si piteuse mine !

Tous les oiseaux l'évitaient comme un épouvantail ; les amoureux, quand ils passaient près de lui, cessaient de rire et se désenlaçaient.

Il n'avait pour amis que les vieilles aux têtes de châtaigne grillée, les béquillardes tremblotantes qu'il savait faire grimacer, et dont les yeux larmoyants l'amusaient dans sa solitude.

Mais une fois j'ai trouvé agenouillée devant ce corps humilié d'esclave, j'ai trouvé une gracieuse jeune femme en deuil, quelque veuve de marin qui priait tout en larmes. Elle se lamentait, et soudain avec élan : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, ayez pitié de moi ! Je souffre tant ; comment, sans votre grâce, supporter ce malheur ! »

La pauvre femme pria encore; puis, après une longue oraison, s'en alla tranquille, plus courageuse.

Alors je frappai de ma canne l'hypocrite consolateur, ce gibet ignoble que des rustres conservaient tel qu'un talisman.

— Puisses-tu être renversé par la tempête, dis-je, emblème de la lâcheté, toi qui voles aux êtres leur énergie et leur faculté de jouissance, et les laisses ensuite désarmés et misérables. Hélas ! cette malheureuse espère en toi; tu la rassures, tu la berces de vaines promesses, mais quand elle se sera abandonnée à la douceur de pleurer, que ses yeux n'auront plus de larmes, alors elle sentira sa solitude et sa détresse, et ce sera trop tard, car elle ne pourra plus lutter contre la vie; elle n'aura de force que pour le blasphème. Ah ! trompeur ! ton agonie sur la croix ne fut pas assez longue; as-tu donc expié le péché et la douleur des siècles, tous les supplices ordonnés en ton nom et tant de gémissements que l'Histoire n'a pas entendus ! Tu nous as caché le soleil, tu nous as caché les fleurs odorantes et la chair sexuelle si douce ! et le sourire de la Nature qui nous acclame. Ah! infâme, c'est à cause de toi que notre jeunesse fut triste, que nos yeux malades de pleurs ne peuvent voir la beauté des choses; c'est à cause de toi que notre imagination terrifiée ne connaîtra plus les rêves mâles et héroïques!

Ainsi je m'indignais dans le soir, tandis que, comme pour me narguer, grandissait l'ombre de la croix. Mais cette malédiction ne fut pas vaine : des nuits de bourrasques sont venues, des nuits justicières qui brisèrent le bois grotesque et, un jour, repassant en ce chemin, je

l'aperçus, renversé et souillé de vase, qui barrait ma route.

Et quand, après avoir contemplé cette ruine, je descendis vers les grèves, je vis le ciel resplendissant d'or, où s'avançaient des armées de nuages et de géants de feu, des chœurs légers de nymphes et de nuées d'hyacinthe.

La mer était un bouillonnement de pierreries et d'écume d'où montait un chant grave ainsi qu'un hymne.

Et des flots harmonieux Vénus s'est levée, dans une éclatante résurrection, immense, magnifique de jeunesse et de beauté, comme heureuse des caresses de la vague qui s'enroulait autour de ses hanches de déesse féconde, heureuse aussi du soleil qui inondait ses épaules et embrasait ses cheveux.

En ce moment, de tous côtés, des voix célébrèrent la joyeuse renaissance, tandis qu'en moi s'épanouissait un été inconnu.

XXXIII

Mes amis ! mes amis ! Quel jour brûlerons-nous en place publique l'Institution chrétienne ? Quand souillerons-nous de boue l'effigie de Calvin ?

Il y a eu un infâme sur la terre : ce fut le bourreau de Genève.

La Suisse, la France, l'Angleterre, le monde entier sont encore empestés de son cadavre : on promène cette pourriture au milieu de nous en grande pompe comme une relique.

Les livres gris, la science grise, la morale grise, cette eau rougie du bon sens médiocre, de l'honnêteté et de la pudeur bourgeoise, oh ! quel sera le bon tyran qui nous en débarrassera.

Montrez la nudité de votre corps et de votre pensée ; soyez joyeux ; chantez et vivez, mais auparavant chassez à coups de fouet les ministres évangéliques.

Car les plus grands ennemis de l'humanité, ce ne sont pas ceux qui en des fêtes somptueuses et orientales, parmi les chants de triomphe et les processions lumineuses, élèvent les âmes vers l'extase et célèbrent sans le savoir la divine Nature.

Ce sont ces marionnettes pour murs blanchis, ces commentateurs de la Bible en habit noir, ces odieux rado-

teurs à l'air hypocrite qui ne veulent être ni des hommes ni des saints, engrossent leur femme selon le Seigneur et fabriquent des enfants sans péché.

Vous ne savez pas ce que c'est que l'esprit protestant : il pénètre, il se faufile, il s'installe partout avec son masque d'austérité ; à peine vous en croyez-vous délivré qu'il vous enveloppe et vous entre dans la gorge comme le brouillard londonien.

Toute la grande tristesse de ce siècle, c'est toi, Calvin, c'est toi misérable, qui l'as faite ! Quand l'humanité commençait à se délivrer de Jésus, à se délivrer de Paul, tu es venu étouffer sa force ; mais nous finirons peut-être par t'étouffer à ton tour.

Nous déchirerons les redingotes grotesques de tes ministres ; nous ferons des édits somptuaires contre le noir, le chagrin, la ridicule solennité et nous couvrirons de fresques païennes et de claires tentures les murs blancs de tes temples pour installer à la place du crucifié la sainte Vénus, le saint Amour.

Puis nous brûlerons les livres graves, lourds et pédantesques de tes savantasses et nous canoniserons le soleil, la poésie et la joie.

Alors on dira :

Les dieux et les déesses sont revenus, car sur les gazons frais, des nymphes et des satyres couronnés de roses se seront mis à danser.

XXXIV

LE RETOUR DES DIEUX

Que la foule se prosterne devant les dieux nouveaux : ils s'avancent en triomphe prendre possession des églises purifiées ; les hommes enfin ont détruit les anciennes idoles et rendent un culte à leurs vrais Protecteurs.

Par les portes ouvertes et les larges verrières, le soleil entre à flots dans les vieilles basiliques : les laids épouvantails ne savent où se cacher, maintenant que la nuit n'est plus complice de leurs mensonges.

Sainte Humilité, c'est à toi de partir la première, tourne ton dos servile, meurtri par les flagellations, baisse les yeux modestement et quitte la chapelle où l'on t'admirait : déjà, au dehors, éclatent les fanfares joyeuses de l'Orgueil ; le dieu arrive, escorté des conquérants et des poètes qui forcèrent l'Histoire à inscrire leur nom.

Je vole à ta rencontre, toute-puissante déesse de l'or, Avarice ! Les villes t'acclament, que créa ton bienfaisant génie : Carthage, Corinthe, Venise, et toi, Londres immense, cœur du monde ! forge de toute l'activité moderne !

... Ce sont les musiques gaies des dieux du Sourire, ô bois qui virent les danses des bacchantes, fêtes antiques folles et charmantes ! les beaux jours sont revenus de l'ivresse et du plaisir ! J'entends déjà les flûtes et les tympanons des femmes en rut qui louent Dionysos parmi

les amphores renversées. Vénus parait, annoncée par les colombes ; elle vient pour féconder et réjouir, tandis qu'Eros poursuit de légers coups de verges cette Virginité pâle aux yeux funèbres, dont la robe sent le moisi.

Et je vois passer, froide et le regard fixe, la déesse du Désir, celle qui, par un constant effort, développe notre être et renouvelle la terre ; je contemple respectueusement cette maîtresse de tous les grands hommes et je salue la belliqueuse, la conquérante, l'insatiable Envie !

Douce souveraine des festins qui nous rends la gaîté et nous prépares à de nouvelles luttes, célébrons d'un rire plein de franchise ton aimable lourdeur ; viens, appuie-toi sur nos épaules, et que nous te portions en triomphe ! Chère Gourmandise, ton corps aux formes grasses nous pèse délicieusement.

Je te louerai aussi, amazone audacieuse, ô Colère ! je louerai ta course précipitée, ton geste brusque, révélateur d'une vie abondante qui s'affirme, d'un sang riche.

Mais je réserverai mon encens pour la voluptueuse et la langoureuse, pour celle à qui chaque artiste s'est voué tout d'abord, pour la Paresse, car c'est toi, déesse, qui nous a permis de goûter la Beauté en de lentes promenades ; sœur de la Fantaisie, tu nous inspiras les rêveries capricieuses ; tu nous révélas le charme des crépuscules et la magnificence de la mer.

O dieux délivrés ! Instincts éternels qu'on maudit autrefois ! L'humanité désabusée n'est plus malade ; elle vous accueille comme le soleil et la santé ; elle se lève du lit où elle a gémi des siècles ; et détruisant les fétiches barbares, dispersant les haillons qui couvraient les autels, elle reconnaît ses Dominateurs, et elle adore dans un pieux cantique, l'âme du Monde que vous portez en vous.

XXXV

J'entonne pour les nobles d'esprit le chant d'indépendance, le chant de liberté.

Quelqu'un voudra-t-il jamais nous soumettre, ô nous, amoureux du vent, de la montagne et de la mer ?

Petit être chétif, chétive assemblée d'êtres, prétendez-vous par de fugitives apparences nous absorber ? Les plus beaux yeux, les plus belles paroles ne nous domineront pas.

Car nous n'avons jamais eu ni patrie, ni famille, ni maîtresse, et notre seule amie, c'est la fière solitude.

Nous irons par tous les chemins et sous tous les ciels, cueillant des fleurs et des baisers selon notre caprice ; que nulle femme, que nul homme ne nous arrête : nous sommes les Vagabonds!

Monde! Monde! Ce n'est pas une parcelle de toi que je veux : c'est toute ton âme ; j'ai soif de toi, Immense!

Je prendrai tous les sourires, je volerai toutes les paroles et j'irai sans cesse vers de nouveaux sourires, vers de nouvelles paroles.

Ah! Monde! Comment pourrais-je m'oublier dans un être, moi qui suis un désir d'Infini!

XXXVI

C'était une ville de tombeaux et de souvenirs, voilée de l'ombre bleue des soirs lunaires.

Au loin, des fleuves, sous des verdures funèbres, coulaient, avec des scintillements pâles, dans la grande douceur nocturne. Au milieu de ses rues bordées de ruines, toute une multitude de fête passait en chantant et des jeunes filles s'entrelaçaient pour la danse.

Mais parmi ce peuple il y avait de longs vieillards qui s'arrêtaient pour interroger les ténèbres, jetant de temps à autre une phrase solennelle. Les yeux aux étoiles, ils commençaient leurs incantations, cherchaient à évoquer les morts, puis ils criaient en levant les mains :

— Ah ! qui de la tombe nous apportera la Vérité !

Alors une voix forte s'éleva des profondeurs de la terre et leur lança ces paroles :

— Soyez avec ceux qui dansent sur les tombes, avec ceux qui ne voient pas les tombes. Les morts ne savent rien, et si un miracle les faisait parler, ils ne pourraient vous dire que comment ils ont vécu.

XXXVII

Où ai-je vu ces yeux? A Londres? à Paris ou à Venise? Je ne sais : c'était dans des ruelles, aux lanternes, parmi le vent, les jeux d'ombre et de lumière et toute la tristesse de maisons fermées.

Ces yeux m'affligent et je me demande pourquoi, car ils n'ont ni chagrin, ni ennui; ils sont simplement vides.

Ils sont simplement vides! ils n'ont pas d'âme et c'est là ce qui me désespère : je crois voir un cadre veuf du tableau dont il était chargé d'illuminer la beauté.

Et je songe à la misérable vie qu'indiquent ces yeux :

Attirer les hommes, les étreindre, leur demander de l'argent, puis dormir, dormir, — oh! si c'était pour toujours!

Mon enfant, ton métier ne me choque pas plus que les autres. Pourquoi me choquerait-il? Il est selon la nature qui exige ces brusques animalités, mais je souffre que toute l'année tu ne penses qu'à attirer des hommes, à les étreindre, à recevoir de l'argent et à t'endormir. Sans doute tu t'en iras à la tombe sans avoir eu d'autre pensée.

Et tant d'êtres qu'on proclame heureux, qui sont riches et passent dans la vie en riant, tant d'êtres que tu envies peut-être, n'ont pas donné à leur existence un but plus noble! Tant d'êtres sont comme toi qui disparaîtront sans avoir entendu leur âme gémir, sans l'avoir entendu chanter!

XXXVIII

Les bourreaux d'autrefois
Qui n'avaient pas d'yeux
Pour voir les convulsions de la Douleur,
Pas d'oreilles pour les cris des suppliciés,
Avec les roues armées de pointes,
Avec les fouets aux lanières plombées,
Surent-ils jamais torturer comme toi, Luxure !

Le criminel escorté de son remords
Et les affamés qui ont vu toutes les portes
Se refermer sur leur misère,
S'en vont-ils hagards, affolés, pleins d'épouvante,
Sans savoir où ils se dirigent,
Sans savoir même qu'ils sont en marche
Comme ceux que tu poursuis, Luxure ?

Il n'y a pas eu d'esclave chargé de chaînes
Et fouaillé comme une bête de somme,
Qui ne puisse se croire heureux
Quand il se compare à ceux qui sont à ta merci
Et que tu conduis au hasard
Par les chemins de vase et les marécages.

N'être ni une volonté,
Ni même un désir de bête ;
Ne rien souhaiter ;
Ne plus s'appartenir ;
Détester le présent et ne rien vouloir des choses futures ;
N'être vivant
Que pour sentir chaque jour plus profondément sa souffrance,
Pour rêver sans cesse ce que la vie ne peut réaliser,
Oh ! c'est le tourment suprême !

O Luxure ! Tu es l'immense Océan
Où nous ne sommes plus nous-mêmes,
Où nous errons au gré de vagues en colère
Sur un navire sans gouvernail,
Sans voir, sans espérer voir aucune terre.
O Luxure ! Tu es l'immense Océan sans île
Où ceux qui gagnent le large
Ne reviendront plus au rivage,
N'aborderont à aucun rivage
Qu'à celui qu'ils s'obstinent à créer
Dans la détresse et la tempête.

XXXIX

A travers bois, à travers plaines
Elle vole, la petite,
Elle vole
A la poursuite d'un rêve de printemps.
Qui va la saisir ?
Qui va la retenir ?

Elle vole, la petite : oiseau ou libellule ;
— N'arrêtez pas la vagabonde. —
Distrait est son sourire,
Distrait est son baiser ;
Ses yeux ne savent point voir le présent,
Ni ses bras enlacer la réalité.

Sont-ce les dieux bannis qui chantent en son âme ?
A-t-elle respiré les roses de Comus,
Et vu se becqueter les colombes d'Aphrodite ?

« Plus que vos paroles ces chants lointains m'appellent ;
Plus que vos baisers, une caresse inconnue ;
Je veux enlacer mon beau fantôme,
Je veux voir mon paradis.

« J'entends au loin les chants du soir,
C'est la fête, dans les gazons d'or
Et à l'ombre fraîche des grands arbres
C'est la fête des dieux et des bergers.
Quel est le vainqueur, dites-le moi.
Est-ce Lui ? Est-ce Lui ?
L'homme que mon âme a élu
Et que mes yeux ne connaissent pas.
Son baiser va me le dire,
Car je sais qu'en cette étreinte
Tout mon corps doit frémir d'ivresse. »

A travers bois, à travers plaines,
Elle vole, la petite,
Elle vole
A la poursuite d'un rêve de printemps.

XL

J'épie cette âme qui va et vient derrière un rideau ; je l'entrevois par une déchirure ; je sais certains traits d'elle qui me la font adorer, mais avec eux je ne puis composer une image, et tout son inconnu m'épouvante.

J'épie cette âme : il me semble qu'elle va m'apparaître complètement et que la déchirure du rideau s'élargit.

Si même il allait s'ouvrir ?

Hélas ! l'âme que j'épiais s'est évanouie.

XLI

Dans le jardin dont vous croyez connaître toutes les allées,
Jusqu'au moindre arbuste,
Un jour vous verrez une fleur, un insecte, un oiseau
Qui feront votre étonnement.
O vous qui jugez les âmes, classez les esprits et étiquetez les êtres
D'après un geste ou un mot que vous avez surpris,
O vous qui pensez en quelques paroles avoir décrit l'Infini,
Je vous convie à des surprises :
Celle qui couche chaque nuit à votre côté : votre femme,
Celui qui dîne chaque jour avec vous : votre ami,
Après des années et des années de vie commune,
En une seconde se révéleront à vos yeux des étrangers ;
Et vous ne vous rappellerez point alors qu'il y a eu pour vous lier
Des serrements de mains ou des étreintes,
Et devant la nouveauté de leur âme subitement apparue
Vous aurez peur comme devant l'hôte paisible
Qui, après des sourires et beaucoup de paroles amicales,
Se montre tout-à-coup un assassin.

XLII

Enfant belliqueuse et fière,
Et qui s'échappe
Au milieu même de l'étreinte,
Enfant que le rire n'a pas désarmée,
Et qui s'enfuyait au milieu des musiques de fête,
Elle s'en va maintenant solitaire,
Blessée d'hommages indignes,
Les yeux tristes de n'avoir vu le doux pays.

Ainsi se désespèrent ceux qui ne peuvent
Embrasser des illusions,
Et que brûle sans cesse
L'impossible désir d'amour.
— Personne ne peut imposer son joug à un être
A moins de le détruire,
Et nous marchons les uns à côté des autres,
Sans nous voir,
Chacun regardant un monde qu'il est seul à connaître.

XLIII

Que sont devenues toutes les mains que j'ai pressées ?

Des hommes viennent dans votre vie, sourient et s'éloignent. Quelle file innombrable d'ombres je vois s'enfoncer dans le Passé ; chacune avec ses petits ridicules, ses petits agréments, sa voix plaintive, ou riante, ou impérieuse.

Il y a des femmes dont j'ai tenu le corps contre mon corps et dont j'entends le cri de plaisir. Leur vague fantôme vient parfois voleter dans mon rêve, aux soirs de solitude.

Oh ! combien de paroles se sont dites ! Et comme il y a eu des baisers sur les lèvres ! Tout cela est enfoui dans le grand abîme silencieux du Temps où nul ne descendra jamais pour en compter tous les cadavres.

XLIV

Qu'importent tous les êtres ? Qu'importent toutes les choses ?
Comme à une comédie dont chaque personnage,
N'étant rien par lui même,
Se meut, puis s'évanouit pour laisser seule à la fin,
Resplendir la pensée créatrice,
Je ne m'occuperai point de ces petites agitations qui commencent sur [un vagissement,]
Et se terminent par un râle,
Mais de l'Idée qu'elles révèlent.
Je regarde les larmes, je regarde les sourires,
Ainsi que la pluie et le soleil ;
Et les rugissements, les cris, les clameurs joyeuses, les appels déses- [pérés],
Passent en moi comme le vent dans les branches d'un grand chêne.
Je n'étudierai point une passion, une âme, un visage,
Mais je monterai sur la Tour qui domine l'horizon,
Pour découvrir les peuples en marche,
Voir la forêt, la plaine et la mer
Et entendre des milliers de voix célébrer l'Harmonie.

XLV

La prodigue Nature passe sur le monde, le manteau ouvert et lançant à pleines mains ses richesses.

O multitude des choses, ô foule des êtres qui viennent chaque jour à la vie ! Peuples d'insectes, de poissons, volées d'oiseaux, armées de fleurs, immensité d'existences ignorées au-dessus, autour, au-dessous de nous ! Et l'âme humaine est aussi riche de pensées que de flots l'Océan.

Mère qui se réjouit de sa fécondité, la Nature n'a souci que de toujours enfanter ; sa parturition lui coûte si peu d'efforts qu'elle ne se repose jamais et qu'incessamment elle détruit son ouvrage pour recommencer et varier à l'infini ses créations.

Combien de fois les cavaliers de la guerre se sont-ils élancés dans un horizon d'incendie, massacrant les peuples et rasant les villes ! Combien de fois la terre a-t-elle été remuée de fond en comble et la pensée étouffée par les Barbares ? — Dévastez les champs, massacrez les hommes, détruisez les œuvres de l'Intelligence ; des ruines sortira une génération vigoureuse et forte, des ruines sortiront une science et un art nouveaux.

La Nature souriant aux désastres et jeune éternellement, illumine d'un même soleil la moisson et le carnage.

XLVI

Je me défie des harangueurs de populace et des causeurs de salon et des héros de brasserie. Ces hâbleurs qui jettent au vent tant de paroles, ne sont point des sages, riches de pensées, mais bien de pauvres gens qui essaient de nous éblouir.

S'ils avaient réellement une pensée, ils en seraient jaloux et la cacheraient comme un amoureux cache sa maîtresse, ne la montrant qu'aux jours de fête.

C'est parce qu'ils n'ont jamais entendu les voix intérieures de l'âme qu'ils ont besoin d'écouter leurs paroles. C'est parce qu'ils ne sentent point leur propre existence qu'ils ont besoin des autres pour la leur prouver.

J'aime les solitaires ; ce sont les grands penseurs et les grands travailleurs ; et leur chambre voit beaucoup de combats, beaucoup d'extases.

Ceux-là, je ne les connais que par leurs livres, mais un homme a-t-il besoin de se faire connaître autrement que par sa Divinité ?

Le grand crime est de mettre en commun sa bassesse et son animalité.

Ma personne ne se prostituera donc pas à ses petites semblables, ainsi laissera-t-elle plus de temps à mon intelligence pour se prostituer aux autres intelligences.

O féconde ivresse des bibliothèques et des livres ! extases des campagnes, du ciel infini, de l'air libre, du grand vent de mer qui rafraîchit la tête en feu ; gracieuse hospitalité de la prairie et des vastes ombrages ; oubli que l'on goûte dans le flot des passants aux villes étrangères, aux ports emplis de vaisseaux : voilà les seules joies que j'ambitionne.

XLVII

Si vous avez une âme tournée vers l'Infini, et qui s'exalte, et qui chante, abstenez-vous des foules.

Les millions d'yeux de la multitude n'ont pas de pensée; pourtant ils vous fascinent, ils vous saisissent, ils vous attirent, — ah ! non point vers l'abîme du pur amour comme la nature, comme les grandes villes muettes, comme les ruines !

mais vers l'ennui grisâtre et la lourde débauche et le plaisir mou et dégoûté, qui ne hurle pas, qui ne palpite pas, mais languit et paresse comme un malade.

Si vous désirez le soir vous endormir le cœur content, l'âme haute, abstenez-vous donc des foules.

Les jardins ont leur fumier, les palais leurs latrines, l'humanité a la foule.

Chaque homme a une âme grande comme un soleil ou une âme petite, de lueur indécise et faible comme celle d'une veilleuse : la foule n'a aucune âme. Aussi n'y a-t-il pas de pollution pour un être noble, égale à celle qu'elle nous inflige.

Quand je marche au milieu de la multitude je me sens souillé comme par de la boue par tous ces regards qui se

fixent sur moi et je voudrais me cacher le visage ; j'ai envie de crier : « Un masque ! donnez-moi un masque ! »

Ceux qui auront été mêlés à la foule ne verront point le soleil ; pour eux les femmes seront sans sourire, les fleurs sans parfum ; car la foule est la méchante fée qui détruit tout ce qu'elle approche et vole aux hommes leur joie, leur rire, leur amour et cette faculté d'illusion qui décore sans cesse l'Univers.

XLVIII

L'enthousiasme des nouvelles sociétés, je le compare à cette joie des enfants qui entrent dans l'existence avec de jeunes énergies, et veulent éduquer leurs parents, s'imaginant que personne ne connut le monde avant eux.

Les hommes de ce siècle ont la naïveté des primitifs, mais aussi leur ignorance, et par malheur, ils s'imaginent savoir.

Qui aura le courage de leur crier : Votre vie est l'œuvre de toutes les vies passées ; c'est ce que vous appelez barbarie, cruauté, injustice, c'est tout cela qui vous a créés.

Oh ! que la pensée des ancêtres m'accompagne, que je voie toujours avec moi les hommes des anciens âges ! Empereurs féroces, ministres implacables ! vous êtes nos collaborateurs dans l'œuvre de civilisation ! Et je ne vous renierai point, mes pères, car il faudrait aussi renier l'âme que vous m'avez transmise.

XLIX

Est-il un esprit plus odieux que l'esprit scientifique ? L'esprit populaire enthousiaste, puis ennemi de ce qu'il ne connaît pas, créateur d'idoles qu'il s'amuse ensuite à briser, si méprisable qu'il soit, lui est encore supérieur.

L'esprit scientifique a la haine inconsciente du véritable savoir ; il est plein de suffisance ; il fait la roue et se rengorge ; rien ne l'embarrasse ; il prétend tout expliquer; et si vous osez prononcer devant lui les mots de mystère et d'inconnu, doucement, il lève les épaules :

— Cela ne me regarde pas, dit-il.

Ces misérables savantasses me font penser à des pourceaux trottant parmi des verres de Venise : ces lourds rustres brisent tout ce qu'ils effleurent.

De la chaire de professeur, l'ignoble esprit scientifique est descendu dans la populace ; il n'est pas de commis-voyageur, pas d'instituteur de village qui veuille admettre aujourd'hui le Dieu obscur du monde.

Grotesques petites personnalités qui vous enflez jusqu'à en crever, restez dans la boue des marécages et l'eau croupie: je saurai voler aux aigles leurs ailes pour gagner les hauteurs !

Et je chanterai la joie de l'esprit ardent et résigné qui

veut savoir mais ne s'imagine point qu'il peut tout savoir ; je chanterai l'adoration du mystère et la curiosité pieuse qui ne violente pas Dieu pour qu'il se révèle, mais qui peine et sue pour le connaître ; je chanterai l'humilité de l'être qui baisse la tête devant l'immensité et ne s'irrite point lorsque la Nature reste silencieuse devant lui.

L

Je ne m'occupe point des fleurs flétries, des roses qui ont laissé tomber sur les plates-bandes une partie de leurs pétales, des dahlias dont la tige traîne à terre, des marguerites que les chiens écrasèrent en passant sur le gazon ; je vais vers la fleur immaculée et glorieuse du jardin ; je dédaigne les autres ; je ne cueillerai qu'elle ; c'est elle qui parera mon vase jusqu'alors orgueilleusement vide.

Je ne m'occupe point des vieilles femmes et des laides et des infirmes ; il n'y a qu'une seule femme pour laquelle je serai homme, qu'une seule que je célèbrerai et adorerai : Celle-là qui a vraiment la toute beauté, la toute splendeur de la femme.

Et je ne m'occupe point non plus des hommes de la foule, de ceux dont les paroles sont infécondes, de ceux qui ignorent la noblesse des actions et dont l'âme est une maison déserte, ouverte à tous les vents. Je vais vers l'audacieux Prophète qui, chaque jour, fait luire une nouvelle vérité, et je lui rends hommage comme à l'unique Maître.

Suprématie d'une fleur, suprématie d'une femme, suprématie d'une pensée, Dieu est là ! De l'essai manqué, de l'ébauche informe, je ne retiendrai rien ; je ne veux voir que Dieu réalisé par les choses et les êtres parfaits.

LI

Pourquoi n'aimerais-je pas le peuple ? Pourquoi ne voudrais-je pas qu'il fût heureux ? Est-ce que je ne lui abandonne pas le monde entier ? Est-ce que je ne le laisse pas avec ses désirs, ses passions, aussi libre que le jeune poulain galopant dans la prairie ?

Si je lui interdis le Château sur la montagne, le Château dont les fenêtres donnent sur le ciel et qu'entoure une si lugubre forêt, c'est que la pensée de ceux qui y demeurent est toute chargée de mélancolie, c'est que ses habitants ressemblent à des oiseaux dépaysés : ils passent leurs jours à regretter le royaume du soleil.

Quels êtres ont pu porter la pensée sans fléchir, quels sont ceux qu'elle n'a pas rendus malades? Cependant voici ce que tu désires, peuple : gémir sous une charge trop lourde, souffrir, mieux que cela — mourir.

Mais j'ai éprouvé ceux qui entraient dans le château ; j'ai regardé si leur front était triste et s'ils pourraient supporter la grande tristesse de la pensée ; puis j'ai fermé la porte au nez de tous les simples qui, les yeux grands ouverts, essayaient de voir à l'intérieur, en leur disant ces paroles :

— Le soleil brille maintenant sur les prés fleuris ; hâtez-

vous d'y promener vos amoureuses, et laissez-nous parcourir seuls, les salles de cette demeure. Le demi-jour qui y règne vous irriterait sans profit, et vous ne sauriez point accepter les railleries continuelles de la Fée que nous avons choisie pour maîtresse. Son attitude, ses paroles, sa conduite présentent des contrastes si violents que votre esprit, ami de la simplicité, pourrait faire un mauvais parti à cette changeante beauté, habitué qu'il est à modeler de la Nature une seule image.

LII

Vous égorgerez des bêtes pour vous nourrir ; et vous n'aurez point de dégoût à boire le sang qui donne la force.

Vous détruirez des livres et des âmes et des êtres, car c'est de cette destruction que doit être faite votre vie.

LIII

Il y a des êtres dont les yeux sont en extase devant d'autres yeux. Ils sont pleins d'une vie qu'ils cachent en avares. Le monde a beau les étourdir de sa clameur de fête et de combat, ils restent agenouillés devant leur idole.

Ceux-là n'auront jamais le courage d'acquérir une personnalité. Leur âme est le flot d'une rivière où mille paysages, mille ciels ont passé et ils n'ont rien gardé de tant de glorieuses apparitions.

LIV

Je sais bien que nous sommes égoïstes, mais notre égoïsme est fait de tant d'amour! Comment pourrais-je vivre sans ces sourires, que deviendrais-je sans ces causeries?

Je suis égoïste, c'est vrai; je suis amant aussi. Moralistes, pourquoi jeter vos lourds anathèmes? — Ils ne font que proclamer votre sottise. Ne maudissez donc point un monde dont vous ignorez les lois. Vous feriez mieux d'essayer de pénétrer le sens des choses au lieu de fabriquer une vertu à l'usage des habitants de la lune.

LV

J'aime la Femme, la vraie Femme, celle qui ne rêve point, celle qui ne pense point, la Femme des chairs jeunes, des bras tendres, des yeux soumis.

Je ne demande point qu'elle soit un ange et qu'elle n'ait pas d'organes et qu'elle ne mange pas.

Je l'aime comme elle est, sans m'indigner de sa nature, sans blâmer ses faiblesses, ses impuretés, ses trahisons.

Est-ce que je vais crier au scandale parce qu'une femme s'emporte d'une belle passion pour un homme qui n'est pas moi, et qu'elle l'étreint et qu'elle palpite d'amour avec lui !

Pour moi, je laisse les solennels pîtres de la morale déplorer les vices de l'humanité en longs discours. J'aime qu'une femme se pâme et qu'elle soit impudique; rien ne me rend si heureux que sa propre joie;

les mouvements de sa croupe gonflée, ses fesses qui se serrent, ses dents froides et ses yeux de morte qui s'emplissent d'étoiles;

son corps anéanti dans la grande tombe du baiser, puis, après l'étreinte, cette tête de ressuscitée qui se lève, cette tête qui s'approche de la mienne, la bouche offerte comme pour me dire « Merci ! »

LVI

Ces caresses comme une berceuse musique,
Comme le doux clapotis endormeur des eaux,
Ces caresses où nous trouvions la mort du désir insatiable,
La mort de l'effort et de la douleur,
Le suprême repos,
Ces caresses sont la barque de fête, la barque chantante
Et disparue
Dont le vent apporte de temps à autre le refrain de joie
A notre solitude.
Ces caresses, un soir d'été volèrent notre âme.
Comme elle voudrait encore se plonger dans l'alcôve obscure,
Etre toute entière sur ces seins et sur cette bouche!
Comme elle palpite encore de désir impuissant,
Battant des ailes pour s'envoler dans le passé.
Parfum qui s'attache aux vêtements,
Chant qui résonne encore,
Image qui ne s'efface,
Sa pensée règne sur ma pensée,
Et mon être se débat en vain,
Ne pouvant être lui, ne pouvant être elle.
Ah! nul ne pourra reprendre sa marche au soleil,
Qui se sera couché le matin dans la fraîcheur du bois,
Ou qui aura goûté à l'eau de ces fontaines.

LVII

Des yeux brillants ; le sourire fin ; un geste gracieux, cela suffit à bouleverser un homme et beaucoup d'hommes.

L'Instinct est plus fort que les volontés et les haines, et il nous pousse à coups de fouet vers des embrassements détestés.

Quand il parle, il faut dire adieu au travail, au repos voluptueux, au vagabondage de la pensée.

Quand il parle, l'Insomnie aux yeux cernés, au teint jaune, s'asseoit à notre chevet, et nous nous tordons sur notre lit comme sur les chevalets des tortionnaires.

Quand il parle, nous crions vers l'impossible amour, l'amour qui réunit les ardeurs de la vie et la paix de la tombe, l'amour qui nous fait à la fois l'esclave et le tyran d'un être.

Quand il parle, nous voyons passer la mort ; il y aura sûrement des pensées et des âmes égorgées ; il y aura peut-être aussi une voix de meurtre qui criera dans le silence et la paix de notre vie pour nous ordonner d'être assassin.

LVIII

Loin des foules,
Loin des fêtes,
Dans des chemins si ombreux que c'est à peine
Si, aux midis de soleil,
On voit percer un rayon ;
— Dans des alcôves si fermées
Que nulle lumière n'y pénètre,
Les Voluptueux se glissent :
Des mains qui se caressent et se meurtrissent ;
Des regards qui s'adorent et se détestent ;
Des voix d'outrage et de prière,
Et des soupirs si prolongés, des rugissements si atroces
Qu'ils pourraient épouvanter un enfer.

J'ai songé à l'entreprise des géants,
Voulant escalader le ciel,
Devant ces corps tordus et brisés de désir
Qui entassent tout ce que l'Humanité, depuis des siècles,
A rêvé de jouissances,
Sans pouvoir jamais se satisfaire

Ils ne se contentent point des immenses horizons,
Mais voudraient voir les terres de derrière l'horizon,
Que va éclairer le soleil.

Chaque minute est pour eux une lutte et une défaite,
Car leur orgueil ne veut rien céder à la vie.
Avec un sourire de mépris,
Ils ont repoussé les petits bonheurs de la multitude,
N'ambitionnant que les voluptés suprêmes !
La mort les frappera plus tôt que les autres,
Mais ils tomberont comme les grands chênes !

LIX

Cette plaine où s'élèvent tant de palais commencés,
Parmi tant de ruines ;
Cette plaine où dans l'espace d'un jour,
Luit le soleil, siffle la grêle ou se lamente la bourrasque
Qui renverse le faîte des tours
Et fait s'écrouler les murailles,
Jusqu'à ce qu'un bon génie se mette à la tâche
Pour achever les constructions ;
Cette plaine où mille ouvriers travaillent incessamment,
Puis se disputent,
Et, pleins de colère,
Insultent le ciel ; —
C'est bien l'image de cette âme misérable qui veut créer pour l'éternité
Et bâtit sans cesse pour celles qui viendront après,
Ame en fête et en souffrance
Que chaque heure caresse et torture en même temps.
Ah ! qui verra s'élancer les flèches et les campaniles
Auxquels je songe ;
Qui entendra frémir et se balancer sous le vent
Les frondaisons des hautes cimes !

LX

C'est la fin du mois, — c'est la fin de l'année : Quelles pensées sont venues t'enrichir, quelles énergies nouvelles ?

C'est la fin du mois, — c'est la fin de l'année : Combien de jours de grisaille pour l'intelligence ! Combien de péchés d'omission !

C'est la fin du mois, — c'est la fin de l'année : J'entends déjà le pas de la Mort. Oh ! ne pourrai-je la retenir ? Ne retrouverai-je point les heures que j'ai perdues ?

LXI

Ma pauvre vie, je la mène par tous les chemins,
Les yeux fixés sur un clocher
Dont les cloches sonnent pour une fête ;
Mais j'ai cueilli des fleurs le long des haies,
Et j'ai respiré en route leurs parfums d'oubli.
O Clocher ! Clocher !
Derrière quels arbres te cachais tu,
Que j'eus beau regarder partout,
Je ne t'ai plus aperçu ?

Hélas ! quel démon se joue de nous ?
Qui va d'un pied sûr vers son but ?
Il y a tant de voix qui vous appellent !
Il y a tant de mains pour vous retenir !

LXII

Mes jours m'apparaissent. Chaque soir ils viennent en long cortège, aux heures indécises où la lampe est à l'agonie, où la flamme des bougies vacille au fond des chandeliers.

Je les vois tous ! tous ! Ce sont de grises et pâles ombres, ou bien de grandes dames en deuil, ou des malades, des blessés dont les pieds saignent et dont la bouche fait d'horribles grimaces de douleur.

J'en cherche un à l'armure de lumière, à l'épée glorieuse, aux gestes de héros : il n'est pas là ! il n'est pas là ! tous mes jours sont pourtant devant moi.

Il me semble, au milieu de ces tristes enfants auxquels je n'ai pas donné la beauté, au milieu de ces jours que je voulais féconds, resplendissants et pleins d'amour, il me semble que déjà la nuit vient sur moi, une grande nuit de froid et de brouillard jaune.

Et une voix crie, solennelle et terrifiante : « Où sont les jours que tu as faits ? »

Ah ! comme je voudrais me mettre devant, afin de pouvoir les dissimuler, les cacher et ne pas les voir, mais ils m'apparaissent sans cesse, mes jours ! en long cortège sombre et monotone, pour me supplicier, pour me désespérer.

LXIII

Comme le Soir vient vite sur nos livres,
Sur nos âmes impatientes de savoir,
Sur nos lèvres qui ne sont pas encore rassasiées de baisers!
Nuit, méchante Nuit qui nous rappelles
Que nous ne sommes pas des dieux,
Avec quelle discrète ironie, d'un geste gracieux au loin
Nous montres-tu la Mort,
Nuit de la Lassitude, du Sommeil et de l'Ombre!

Mais je veux être comme un vigilant soldat
Fidèle au poste ;
Tu ne me surprendras pas et je repousserai ton attaque,
Et chaque fois je sortirai victorieux du combat.
Tu ne souffleras pas la lumière de ma veille,
Et tu ne trouveras point mes membres lâches :
Je resterai debout!
Je resterai debout!
— Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de souffle en moi pour la vie,
Jusqu'à ce que de mon corps ait jailli toute la sève.

LXIV

Que ne suis-je Atlas qui portait le Monde ! Que ne suis-je un dieu pour embrasser toutes les choses !

Je voudrais que France la douce, et la laborieuse Angleterre et les magnifiques golfes de l'Italie, et l'Amérique et toute la terre fussent comme un corps de femme qu'on peut enlacer et serrer contre son corps.

O Monde ! je t'aime comme une maîtresse dont on ne veut pas savoir les hontes, je t'aime avec tes lèpres et tes véroles et je te baise sur tout cela.

Comme, dans la brume du crépuscule, des régiments qu'inspecte l'œil attentif du général, je voudrais des arts et des sciences faire le tour et promener de claires lanternes sur ces armées de gloire, sur les épées étincelantes des conquérants de l'Avenir.

Mon corps ne sait pas, mon corps ne peut pas, mais toi, ô âme porteuse d'Infini, quand donc tes pensées sortiront-elles de la nuit pour s'envoler, pour planer, sereines comme des colombes, dans l'air frais du matin ?

Que tes désirs, s'ils ne t'arrachent pas une œuvre, puissent du moins féconder d'autres âmes ! Que ces mondes que tu as rêvés, d'autres les embrassent après toi !

LXV

Je m'enorgueillis de souffrir, je me réjouis de souffrir : ma souffrance est ma noblesse, mon orgueil, ma couronne de roi.

Toute vie est un désir; tout désir est accompagné de souffrance. — Allons-nous avoir peur de la souffrance, puisque nous voulons vivre ?

Je serai une pensée calme et sereine au milieu de la meute des désirs qui s'acharnent contre la vie ; je serai semblable au général qui domine le champ de bataille de son visage impassible et regarde avec des yeux secs la mêlée et le carnage.

Je serai une pensée résignée au-dessus des ambitions, des triomphes et des défaites, tandis que toutes les activités de mon être sangloteront, pousseront des gémissements et des clameurs de colère pour s'exprimer et s'agrandir.

LXVI

Dans le tourbillon de poussière de l'arène
Et les claquements du fouet,
Le bruit lourd et adouci sur le sable
Des vertigineux sabots équestres,
J'ai vu la taille droite, la tête haute et le manteau de pourpre
Du conducteur de char,
Qui dompte les chevaux aux opulentes crinières,
Aux longues queues glorieuses.

Toute la fureur de l'Attelage,
Ces ébrouements, ces piaffements, ces têtes secouant leur servitude,
Cette bave d'impuissance qui couvre les mors,
Et ces ruades des croupes en colère
N'ont point troublé le conducteur de char
Qui sut de chaque coursier faire un esclave.

Ces ardeurs écumantes
Levées contre lui-même,
Ces chevaux révoltés,
Il sait les soumettre et les ramener vers la terre,
Et les réunir flancs contre flancs,
Pour que, humbles et serviles sous son fouet,
Ils bondissent et dévorent l'espace,
Lui donnant l'ivresse de la course et du triomphe.

Moi aussi je veux être
Comme ce fier conducteur de char,
Impitoyable pour les passions affolées
Et tumultueuses de mon âme.
Je n'en écarterai aucune,
Mais toutes devront subir ma volonté,
Et je règlerai leur course.
Que rapides toutes ensemble elles m'emportent
Se dirigeant en ligne droite;
Nul ne saura les peines du servage,
La révolte ni les répressions anciennes,
En voyant tendre au même but
Toutes les énergies de mon être :
Ainsi aux yeux des spectateurs qui entourent l'arène,
Chevaux et conducteur ne font qu'un,
Emportés tous du même désir.

LXIII

Quand les soirs humides d'automne viennent parmi les brouillards
Sur la rivière et le ciel jaune et les bois
Où frissonnent les dernières feuilles rousses,
Il s'en retourne vers la maison cachée derrière les pins,
Vers la maison où l'attendent le sourire et les yeux aimés.

Les heures lentes et douces de la veillée !
Près du foyer encore chaud où soupirent
Les ruines obscures de la flambée tout à l'heure éclatante,
Les heures lentes où l'âme s'épanouit
Dans une joie paisible,
Tandis que la chatte rêve à l'écart dans les cendres,
Et que le chien de ses yeux aimants épie sa pensée,
Les heures douces près de la jeune femme,
Qui, appliquée à quelque travail d'aiguille,
De temps en temps lève les yeux de son ouvrage,
Pour lui donner un regard tendre prometteur de baisers.

Mais dans son bonheur du moment,
Il songe aux bras qui, au milieu des ténèbres,
Cherchent des bras amis,
A tous ceux qui s'avancent seuls dans l'ombre
Et que tyrannise la solitude des nuits ;
Il songe
Aux heures anciennes, aux heures de ses larmes.

La Maison derrière les pins
Où chantent chaque soir les douces chansons de paix,
La Maison qu'il aperçut au déclin de l'été,
Dominant l'horizon de brume, de verdures et de frondaisons,
Beaucoup de voyageurs sont passés sans la voir,
Beaucoup la virent qui n'y sont pas entrés.

LXIV

Peut-être celui qui cherche la vérité est un monstre.

Il ne se réjouit point avec la foule ; il ne mène point la vie de tous les hommes ; il n'éprouve de joies que celles qu'il imagine.

Aussi n'a-t-il point de voix caressante qui lui dise : « Je t'aime ». Les paroles des amis et les câlineries des maîtresses lui manquent également.

Il s'en va poursuivi par les huées, le solitaire penseur, et on lui lance des pierres quand il passe.

Lui-même se condamne sans cesse ; les rêves qu'il offre au monde, si beaux qu'ils soient, le choquent et l'exaspèrent.

Pourtant il pourrait être heureux : il sait voir comme les autres le jeu des enfants, la grâce des jeunes femmes et l'ombre séductrice des prairies. Mais quelle cloche l'appelle sans cesse, quel démon l'agite nuit et jour ?

Va t-il s'arrêter, ce Juif errant ? va-t-il profiter du frais abri de feuillage, va-t-il répondre au sourire de la jeune fille entrevue ?

En route ! en route ! sonne la cloche, tu t'arrêteras demain.

Demain, c'est sans doute le jour de la mort.

O délicieuse oisiveté des amants, laissant s'envoler les heures et oubliant tout dans leurs baisers, il ne vous connaîtra jamais !

LXV

Assez de confidences, assez d'aveux ridicules.

Mes peines (si j'en ai eu), mes larmes (si j'en ai versé), vous ne les connaîtrez pas.

Qu'importe au Monde qu'il y ait eu pour moi des soirs de pleurs, des soirs de blessures ?

Si vous êtes nobles, si vous êtes pudiques, vous n'aurez point peur d'étaler une belle nudité ou une âme joyeuse, mais vous rougirez de montrer vos plaies, vos maladies, et votre laideur et votre tristesse.

Personne n'a besoin de pleureuse pour lui donner l'exemple du chagrin et l'exciter à la douleur. Assez longtemps nous avons eu des âmes en deuil : ne ressemblons pas à de vieilles femmes sans courage ; ne confessons pas à tous les coins de rue notre faiblesse.

Si nous n'avons plus l'amour du rire ni la force d'exister, si nous ne pouvons plus mêler notre personnalité à la fête de la Nature, accueillons tranquillement et fièrement le suicide libérateur.

LXVI

Je n'ai pas à regarder la route ; mon bâton est là, ma gourde est pleine : je pars.

La boue jaillit et me souille. Qu'importe ? le soleil sèchera la boue : marchons.

Il y aura de la boue ; il y aura aussi de la lumière. Il pleuvra, il neigera, il y aura des orages : c'est la vie. Marchons.

LXVII

Êtes-vous de ceux qui portent des torches ? êtes-vous de ceux qui suivent les conquérants ? êtes-vous de ceux qui travaillent ?

Venez ! venez !

Êtes-vous des êtres sans énergie et sans beauté ? êtes-vous des vieillards impuissants ? êtes-vous de ceux qui pleurent pour du pain : arrière !

Il n'y a point de place dans le monde pour ce qui n'est qu'ébauché, imparfait, ou en ruines.

LXVIII

J'ai dit à la Maladie : Entre, je suis prêt à te recevoir.
J'ai dit à la Folie : Tu ne m'effraies pas.
J'ai dit à la Mort : Je pense à toi.

Quel que soit le malheur personnel que m'apportera l'heure, je m'incline devant la Volonté divine. Si je souffre, c'est que ma souffrance est nécessaire : qu'elle soit donc la bienvenue.

Que servirait mon petit cri de détresse ? Couvrirait-il l'hymne triomphal de la Nature ? Est-ce parce que je suis tombé que les glorieux porte-bannières, que les trompettes ivres du cortège du Monde vont s'arrêter ?

LXIX

Avec ta flamme pour t'éclairer, t'enorgueillir, te consoler, tu n'as rien à craindre de la vie.

Une pensée hautaine et qui ne tâtonnant point, va droit devant elle, c'est le seul soutien, le seul guide qu'il faut avoir.

Avec la flamme qui éclaire et enorgueillit, on traverse sans déchoir la richesse ou la pauvreté ; on supporte sans envie, sans plainte, la vie grise et médiocre.

Avec cette flamme de fierté nulles besognes basses, nulle servitude, nulle société misérable, nulles huées de foule, nuls mépris du public ne peuvent t'humilier, ne peuvent t'atteindre.

Avec cette flamme de croyance tu ne redoutes pas la mort.

Avec cette flamme de méditation tu ne redoutes pas la solitude.

Avec cette flamme qui te grandit tu ne redoutes pas tes actions : tu es au-dessus de toi-même.

LXX

J'aime les ports où les mâtures des vaisseaux quadrillent le ciel, où les vapeurs crient et crachent la fumée, où les grues grincent, où les trésors du monde s'entassent sur les quais, où il y a un fourmillement d'hommes en travail, de toutes couleurs, de tous pays.

O sueur féconde ! quelle parure, quels diamants te valent, quand tu perles en belles gouttes dorées sur les rudes visages et sur les bras musclés.

J'aime les rues avec leur bon arôme de labeur et leurs étalages de fruits multicolores, leurs magasins si divers, leur foule, leur bruit et ces maisons si mystérieuses ! où derrière les fenêtres sombres on sent tant de rêves enfermés.

J'aime les soirs, les beaux soirs de rut dans la nuit bleue qu'illuminent le gaz jaune et les blanches lunes électriques, j'aime les vendeuses d'amour, et la rumeur des êtres qui se réjouissent après la tâche de la journée.

J'aime l'Aube et l'appel magnifique de la Lumière, ces chevaux de feu et cette pluie de roses du Réveil lancés sur les cités et sur les champs et cette soumission au Ciel de l'Humanité qui sort du repos docilement.

J'aime les êtres solitaires, les femmes très belles qui montrent mais ne veulent pas qu'on possède leur splen-

deur, les nobles esprits qui pensent à l'écart, loin des hommes.

J'aime... qu'est-ce que je n'aime pas ? j'aime tout ce qui est du Monde, tout ce qui s'efforce vers la Vie, vers la Beauté.

Même ces êtres qui mettent leur caillou contre la roue du Char, — ces moralistes, ces économistes, ces réformateurs, — ils me réjouissent, ces animalcules, avec leurs petites pattes d'insectes qui s'amusent à se faire écraser.

LXXI

Combien de soleils que je n'ai pas vus ! Combien de bouches que je n'ai pas baisées !

Mes oreilles bourdonnent encore du bruit des flots qui se brisent et mes yeux ne peuvent oublier la Mer, — la Mer mystérieuse, — quand la Nuit vient sur elle, que le Ciel est encore clair, comme ensanglanté par des luttes d'athlètes énormes, par des étreintes charnues de géantes et que les troupes virginales des nuées, — en blanc, en mauve, en rose, — s'envolent et glissent, glissent parmi des courses de chars et des batailles !

O mon amie ! quand en paix irons-nous enlacés vers la grève pour jouir des merveilleux crépuscules, quand serons-nous libres de pensée comme les mouettes qui rasent la vague ?

Mes yeux sont malades des nuits de labeur, mes doigts sont souillés de la poussière des vieux livres, et mon âme a vieilli avant l'heure du chagrin des siècles.

Douleur vaine ! Douleur illusoire ! c'est parce que le prêtre a menti, c'est parce que les peuples n'ont pas vu le Soleil que la Tristesse est sur la terre.

O mon amie, je veux me rouler avec toi sur l'herbe fraîche : là-bas, parmi les vaches qui ruminent, nous étalerons nos amours à la belle lumière comme les bêtes.

Et je rajeunirai ma pensée à ta bouche, délicieuse Jouvence ! pour que par toi elle rie et chante et gambade.

Je n'envierai plus le chasseur qui part dès l'aube et marche et tue, puis le dimanche, pour se reposer, se mêle à la ronde des jolies villageoises ou caresse à l'ombre quelque fille forte et joyeuse.

Car j'irai avec toi sentir les saisons et assistant au tranquille et solennel office des champs, nous goûterons les grands silences et nous entendrons dans nos étreintes les battements d'aile des colombes qui s'envolent.

LXXII

La chère odeur de la maîtresse enfuie,
Comme tout son corps et toute son âme,
– Odeur délicate du parfum aimé mêlée à l'odeur sauvage du sexe ; –
Le cher geste de la jeune femme jetant son adieu
Dans un triste sourire adorable
Par la portière du train qui s'ébranle,
Au milieu de la fumée et des gémissements de la locomotive ;
Le cher et dernier baiser où elle s'est toute donnée :
Ce sont là les précieux talismans
Pour que son fantôme désormais m'appartienne,
Pour que son fantôme se lève à mon côté,
Non pas même celui de son corps gracieux,
Mais celui de l'être idéal qu'elle veut être.
Odeur, geste, baiser de la dernière minute,
Vous m'avez transmis sa pure pensée,
Vous avez créé mon paradis.

LXXIII

SUR UN PRIAPE

Dans le parc aux vastes ombrages de cette Villa della Petraia dont les arbres virent jadis passer tant de cortèges brillants et de couples amoureux, une fontaine s'élève encore, digne à elle seule d'immortaliser le vieux maître Jean de Bologne.

Devant le doux sommeil de la campagne florentine, sa Vénus étale ses formes opulentes et tord une lourde chevelure, tandis qu'autour des vasques folâtrent parmi des nymphes et de larges poissons les satyres impudiques.

Au temps de Bianca Capello, de belles jeunes femmes vinrent souvent au bras de quelque gentilhomme se réjouir le regard en contemplant le chef-d'œuvre, et sans doute plus d'une sourit tendrement de l'ardente ivresse des égipans.

Mais aujourd'hui cette joie sans voiles offense nos ridicules puritains qui eurent toujours également en haine les belles lignes et les libres expansions de nature.

Sans crainte d'outrager l'Amour, des mains sacrilèges se complurent à voiler l'innocent bonheur des sylvains.

Mais Bacchus, forcé de devenir de dieu des bruyantes orgies un austère clergyman, s'est entendu avec un satyre pour faire la nique à Dame Morale.

Un priape si audacieusement regarde le ciel qu'il a découragé nos zélés placeurs de feuilles de vigne.

Il me semble que ce priape de pierre est vivant et qu'il me chuchote ces paroles :

« J'ai été sur ce socle sculpté par le statuaire pour railler chaque jour cette fausse Vertu dont l'unique souci est de dérober son corps maigre sous une robe à jamais baissée.

« Pour moi, proclamant la Vie, l'Instinct et les fécondantes Sèves, je me dresse hardi vers les nuages; mais, triste de ne plus voir passer la Volupté rieuse aux larges fesses, je crache en l'air ma semence, dédaigneux de l'Idéal décharné et des os pointus. »

LXXIV

Parce qu'ils s'agenouillent auprès des autels et font des génuflexions devant les images, parce qu'ils n'ont pas vu le soleil et ne connaissent pas la Femme, ils s'écrient : Nous sommes religieux!

Mais à leur piété de gestes et de formules, à leur dévotion selon le grimoire, j'oppose la sainte et réelle religion de Nature : à l'idéal d'un Paradis la terre riche et féconde, à leur dieu en bois le monde infini, à leur morale de mutilation la morale du libre développement.

Soyons religieux, mais comme le veut l'Instinct divin qui nous agite : acceptons la vie, acceptons-nous, acceptons les autres.

Que mon petit être fragile, lent, borné, devienne fort, s'active et s'agrandisse, que toutes ses énergies s'harmonisent.

O loi d'amour! je saurai me soumettre à ton joug, mais pour un moment, car il faut qu'après l'étreinte je retrouve mon être. Les fleurs que je verrai sur le chemin, je veux les cueillir et m'en faire un bouquet joyeux de parfums et de couleurs, mais sa gloire ne m'enivrera pas assez pour m'empêcher de regarder la route, de voir le ciel.

O loi d'amour que j'accepte pour moi, tu ne dois pas peser sur tous, pas plus que les autres lois.

Cherchez-vous jour et nuit; écoutez les voix intérieures et quand vous connaîtrez votre barque et vos pouvoirs, confiez-vous à la mer.

Je n'impose ma vision ni mon rêve à personne : il n'y a que des visions et des rêves personnels.

Aimez ou combattez à votre choix, agissez seulement. Votre âme et votre corps sont des trésors dont vous avez à faire profiter les hommes. Comptez-les le soir à la lampe. Avez-vous aimé? avez-vous pensé? avez-vous vécu? vous demandent les voix de la nuit.

Malheur à qui rapportera intactes les richesses à la tombe ou aura laissé le Coffret précieux se pourrir dans l'oubli.

LXXV

Quel misérable a dit ces mots : L'homme qui aime le travail est né esclave ? Je lui réponds ceci : Le véritable esclave est celui qui a besoin du fouet pour travailler.

Je veux tresser des couronnes aux travailleurs
Et composer un hymne à leur gloire.
Je chanterai les belles filles qui vont vers les champs dès l'aurore,
Portant fièrement sur leurs cheveux
L'arme qui va vaincre la terre ;
Je chanterai les mains et les visages noircis des ouvriers,
Et l'âme fiévreuse de l'artiste,
Et l'anéantissement du savant,
Lorsque son esprit parcourt des mondes
Parmi le vol rapide des idées ;
Je chanterai les plaisirs où tout l'être est en activité,
Quand l'homme dompte un cheval, égorge les bêtes
Ou lutte avec la mer ;
Ou que jouant des reins, avec un ferme priape,
Ivre de toucher, de sentir, de baiser,
Il répand sa vie dans une autre vie
Et absorbe lui-même l'être de son étreinte.

Je chanterai la grande jouisseuse, la grande laborieuse de l'humanité;
La ville qui ne sait pas le sommeil
Et qui se réjouit de son travail éternel ;
Je chanterai cette forge et cette bataille immense : Paris !
— Ces apparitions de visages souriants
Au milieu des fleurs et des équipages
Comme une vision de triomphe
Devant les lutteurs de l'arène ;
— Ces mots de lumière qui tout d'un coup resplendissent
Dans un incessant bouleversement de l'esprit humain ;
Et toutes ces tragédies de sueurs, de larmes et de sang
D'où naît à chaque instant une Vénus.

O Travail ! ceux qui ont vu rayonner ta face ;
Ceux qui ont entendu ton rire et senti ta forte étreinte,
Ne te prendront point pour un compagnon de passage,
Pour le domestique dont on emploie un jour les services,
Et que l'on congédie une fois la tâche achevée ;
O Travail ! maître, but, joie de l'humanité,
Je ne te demande pas une œuvre
Car tu es toi-même l'Œuvre tout entière !

LXXVI

Cette Catherine de Cellini, cette Nymphe de Fontainebleau, aux formes riches et glorieuses, — bête superbe parmi des bêtes, — ne nous dit pas seulement d'opulentes voluptés, mais elle est pleine de colère vaincue, de soumission involontaire et grondante, — et dans ses yeux de paresse, il y a comme d'impuissantes menaces.

O insoucieuse! quand Cellini tira de toi un chef d'œuvre, et qu'il te forçait à rester inclinée pour contempler les lignes harmonieuses de ton beau corps, tu t'irritais contre son labeur et tu te plaignais qu'il t'immortalisât.

Catherine! des années et des années ont passé depuis ces jours mémorables où tu posais nue devant ce génie, tu n'es plus même une petite pourriture : quelques débris mêlés à de la terre, c'est tout ce qui reste de toi, mais la Nymphe de Fontainebleau nous ravit encore, et si le temps osait s'attaquer à elle, la piété de ses amants du moins léguerait à l'avenir son image.

Comme j'applaudis, Cellini, à ta sainte colère contre la fille révoltée qui craint une légère fatigue et ne veut pas s'offrir à toi dans toute la noblesse de son être. Frappe! frappe, bon Cellini, encore! encore! que les coups retentissent sur cette chair jusqu'à ce qu'elle soit docile : n'aie pas peur de la battre. Qu'elle se montre, qu'elle s'étale : l'ivresse des siècles l'exige.

« L'Ame divine, lui disais-tu, l'Ame à laquelle ton regard emprunta son rayonnement et qui se plut à décorer ton corps, crois-tu, chétive, qu'elle t'appartient et que tu peux la ravir à la Beauté?

« Trop heureuse devrais-tu t'estimer qu'elle vînt habiter en toi, mais tu n'es qu'un temple provisoire, ne te flatte point de la garder en ta chair vouée au tombeau.

« Car la splendeur de ton corps est immortelle et je suis l'instrument choisi par la Nature pour conserver de toi ce que le monde ne doit pas oublier.

« Les cris de Catherine, ses ruades de jeune cavale, ses larmes, ses injures ne m'émeuvent pas plus qu'une ondée de printemps, — mais j'arracherai sa beauté à la mort.

« Ah! Catherine! vas-tu te soumettre? Mes coups vont-ils te rendre sage?

« Va! petite chose, avec humilité envers toi-même, avec fierté devant la foule, accepte cette couronne étincelante que la Destinée vient poser sur ta tête; puis, quand les derniers moments seront venus, sans fureur laisse sa main invisible te la retirer du front.

« Il y a dans l'avenir des reines qui attendent. »

LXXVII

MAITRE COUPEAU

Comme sonnait l'heure de la Justice à l'horloge remontée du Temps, Maître Coupeau, en blouse bleue et en gros souliers, avec, en guise de couronne, une haute casquette de soie sur la tête, gravit les degrés de son trône.

Il titubait légèrement, car il avait trop goûté au vin de son patron et son dîner d'une façon désagréable lui remontait à la bouche. Cependant il conservait encore quelque majesté ; il eut même, lorsqu'il se fut assis, une attitude vraiment royale.

Alors, mu par une charité au-dessus de tout éloge, il se préparait, avec des airs d'indifférence et de jolie langueur, à rendre justice au pauvre monde.

Il se l'était d'abord rendue à lui-même, avait chassé ou massacré ceux qui le gênaient. A présent il s'agissait de veiller aux inférieurs.

Des troupes d'animaux entrèrent dans le palais, la croupe et les pieds mouchetés de boue, fleurant l'étable ou le marécage. Maître Coupeau sourit doucement à ces odeurs qui lui rappelaient la ferme de son enfance ; il fut encore mieux disposé à satisfaire ses sujets.

Bientôt la salle du trône s'emplit d'un vacarme assourdissant : des moutons bêlaient, des bœufs meuglaient, et

perdu au milieu d'un bataillon d'ânes, un cheval poussait un hennissement plaintif et prolongé.

Maître Coupeau jugea utile de prononcer un petit discours, mais comme il avait peu fréquenté les écoles, il se contenta de servir à l'assistance une ou deux jolies phrases volées à quelque vieux journal socialiste et qui se promenaient librement dans la pièce vide de sa mémoire.

« Mes chers amis... hem ! hem !... L'heure de la Justice étant venue... hem ! hem !... Tous les êtres vont être heureux... Et c'est moi qui désormais ferai votre bonheur. »

L'assistance témoigna son approbation par un redoublement de bêlements, de meuglements et de hennissements. Puis les animaux qui avaient tous reçu avec la parole le droit d'exprimer leurs réclamations et de porter leurs vœux au nouveau pouvoir délèguèrent des députés vers le Souverain.

Le cheval se présenta d'abord et très fier :

— N'est-ce pas une honte pour vous, dit-il, qu'en dépit de ma noblesse et de l'élégance de mon corps, je ne jouisse d'aucun droit et qu'on m'attelle, qu'on me force à traîner de lourds équipages, qu'on m'interdise l'amour, quand il ne plaît pas à l'homme que je me reproduise ?

Maître Coupeau songeait déjà que sa nouvelle dignité lui permettait de se servir des carrosses royaux : aussi fut-il assez mécontent de ces reproches.

— C'est bien, fit-il, nous verrons... nous aviserons.

Le bœuf s'avança, piteux et humilié ; ses yeux pleuraient de grosses larmes sur la main de Maître Coupeau et le nouveau prince les recevait avec une dignité imperturbable, craignant, par un changement d'attitude, de choquer la délicatesse de son député.

— Ah ! gémissait le malheureux animal, j'accepte les durs labeurs, j'accepte de conduire la charrue pendant des heures sous le soleil, au milieu des mouches barbares qui se plaisent à me tourmenter, j'accepte de tirer, en des chemins de vase et de fondrières, les chariots énormes auxquels les hommes veulent m'atteler : mais du moins, je l'implore de Votre Grâce, Seigneur, qu'on m'épargne l'aiguillon et que l'abattoir ne soit pas le terme de mes jours.

— Lâche, lui cria le cheval avec mépris.

Maître Coupeau était très embarrassé.

— Je comprends, dit-il, je comprends, mon cher ami, la légitimité de vos plaintes. Soyez sûr que plus tard... Mais en ce moment nous sommes absolument forcés de vous manger. Je ne puis pour ma part, renoncer au rôti de bœuf, c'est le régal de mon souper.

A ce moment de petites mouches se mirent à voler autour de Maître Coupeau ; parfois l'une d'elles se posait sur son nez, tandis qu'une autre se promenait sur sa joue et qu'une troisième se glissait dans ses cheveux.

— Allons, que voulez-vous ? leur demanda-t-il impatienté.

— Nous voulons, Sire, nous voulons que tu nous délivres de cette vilaine, de cette misérable, de cette infâme araignée qui ne désire rien tant que de nous envelopper dans ses toiles.

— C'est une autre affaire, reprit Maître Coupeau, et puisque cela ne nous intéresse pas directement... Cependant, je vous l'avouerai, l'araignée me rend grand service en me débarrassant de vos importunités.

Les plaintes ne cessaient pas. Les oiseaux glorieux : les aigles et les faucons furent violemment attaqués ; on repro-

cha aux lions et aux tigres leurs habitudes cruelles ; les animaux moins nobles comme le renard et le chat n'échappèrent point non plus aux accusations.

Enfin on en vint aux animaux repoussants, aux bêtes immondes : tous avaient péché contre la Justice. Maître Coupeau était étourdi. Ces récriminations de toutes sortes lui avaient enlevé le peu de raison qu'il possédait en montant sur le trône. Il ne savait quel parti prendre.

Pour se tirer d'embarras, il appela son secrétaire. C'était le seul homme de ses états qui eût quelque littérature (il fut jadis maître d'école). Maître Coupeau l'avait excepté du bannissement général des artistes et des savants parce que ce magister, en son bagage de pédant, possédait certaines recettes de cuisine merveilleuses.

— Allons, lui dit-il, apaise cette foule, éclaire-la, enseigne-lui la vérité.

L'ancien pédagogue enleva ses lunettes afin de ne pas voir tous ces regards de bêtes, puis, ayant réclamé le silence, il commença un pompeux discours. Orphée ni François d'Assise n'eurent le pouvoir de charmer comme ce maître d'école.

Il dit le bouleversement proche et soudain du monde ; les êtres n'attenteraient plus à la vie ni à la liberté d'aucun être ; un même amour allait réunir toutes les créatures.

— Bientôt l'animal sera l'égal de l'homme : assez longtemps il a été opprimé ; d'ailleurs la science sociale exige qu'il en soit ainsi : après Dieu, l'Homme, après l'Homme, la Bête. Bientôt tout ce qui vit s'unira dans une fraternelle et immense étreinte ; le renard n'effraiera plus la basse-cour, le loup deviendra l'ami de la bergerie. Bientôt...

Le pédagogue fut interrompu par de bruyants ronfle-

ments. Maître Coupeau n'avait pu supporter cette sublime péroraison et s'était endormi. C'était le meilleur moyen de lever la séance. Les députés ne voulurent pas troubler le sommeil de leur Souverain et annoncèrent qu'ils allaient se retirer.

— Surtout n'oubliez pas, s'écria l'orateur, en les congédiant, n'oubliez pas que l'heure de la Justice est venue pour Maître Coupeau. Cela ne suffit-il pas à votre félicité ?

LXXVIII

Je ne suis pas un hypocrite qui crache en public sur ce qu'il admire en secret ; je crierai donc ma piété vers toi Or-puissance ! Or-volupté ! Or-créateur !

Dans le lumineux métal je vois luire la couronne et le sceptre et je marche à ta conquête.

Combien de sueurs, de peines, d'angoisses représente une pièce d'or, mais combien aussi de jouissance pour mon orgueil, pour ma luxure !

Je ne m'arrête pas aux épines des haies, ni aux vases du chemin, je poursuis ma route ; tes reflets me séduisent et m'attirent comme la robe fuyante d'une espiègle et délicieuse maîtresse.

Vie humaine, mouvement des peuples, activité des intelligences, tu diriges tout, Souverain Dieu !

Ah ! qu'ils avaient raison ceux qui jadis t'élevèrent un autel et dansèrent devant toi et t'adorèrent. Que n'étais-je là pour te célébrer avec eux, pour briser moi-même les tables de cette loi prétendue divine qui t'avait oublié.

Je veux qu'on m'appelle avare, ce nom sera pour moi un sacre. Les aveugles m'insulteront, mais ceux qui aperçoivent la splendeur du dieu me rendront hommage.

Mais peut-être apprendrais-je trop tard la science qui

m'aurait rendu maître de toi : mes fils du moins sauront comment te chasser, comment te prendre.

Or ! bête magnifique, bête moqueuse, ils te traqueront, ils te poursuivront et finiront bien par te prendre, malgré l'ombre de la forêt.

Pour que tu sois à leur service et que tes sorcelleries les rendent dominateurs.

Car il faut que tu deviennes l'esclave de ceux qui doivent au Monde de grandes vies, après avoir été le jouet de la multitude.

Or ! rebelle aux plus nobles, tu auras beau me renverser et me meurtrir, je ne m'affligerai pas de mes revers, je ne te maudirai pas, j'étoufferai ma plainte, bête cruelle, car je sais bien la fraîche aurore où enfin domptée tu emporteras d'une course fière les Héros de l'avenir.

LXXIX

Dans le ciel embrasé des incendies de villages, au milieu d'une terre dévastée, parmi les ruines fumantes et les monceaux de cadavres, il a surgi fier et tranquille sur son cheval noir, le grand Chancelier.

A sa venue les peuples ont frémi, les décombres sont devenus loquaces, tout le champ de bataille a tressailli, tandis que les ossements se mettaient à marcher et que du bout de l'horizon accouraient des foules en deuil : des mères cassées par la vieillesse et le chagrin, des enfants aux regards ivres.

Et un orage de paroles menaçantes, d'injures, de malédictions a éclaté : ces fantômes et ces vivants s'unissaient pour outrager le passant, ils lui auraient même craché au visage s'ils avaient osé.

Mais le grand Chancelier, sans détourner son regard, sans se préoccuper des cris de haine, n'a point activé sa monture et paisiblement il s'est avancé, comme l'ouvrier après sa journée faite.

« Je me moque, a-t-il dit, je me moque des fantômes que les vieux préjugés poussent vers moi. Que m'importe le sang, que m'importent les cadavres, que m'importent les clameurs de ces foules imbéciles !

« J'ai été le père qui fouette de verges l'enfant rebelle, le médecin qui coupe le membre gangrené. J'ai été le guide qui force le voyageur à monter vers l'auberge où il trouvera le pain, le repos et la vue magnifique des montagnes. Quelle voix de raison oserait s'élever contre mon œuvre ?

« Idée d'Allemagne ! Idée d'Allemagne !... Je te garde en moi. Suis-je égoïste ou désintéressé ? Je ne sais : je vais mon chemin.

« Idée d'Allemagne ! Idée d'Allemagne ! tu es pour moi comme la fiancée que le jeune homme porte en croupe vers les épousailles. Que nul ne s'en prenne à son amie, car c'est à l'ivresse de ses nuits, à la douceur de ses jours qu'on s'attaque : le fiancé se battra jusqu'à la mort.

« Idée d'Allemagne ! Idée d'Allemagne ! épands-toi ainsi que le fleuve qui approche de la mer. Sois l'eau fertilisatrice, sois l'eau miroitante où vient se refléter le ciel.

« Richelieu a fondé la France ! Je fonde l'Allemagne ! Ah ! ah ! l'or pris et répandu ! Ah ! ah ! le sang qui coule : je m'en soucie bien. Ma pensée habite une plus haute montagne que la petite morale de la multitude : la montagne de l'avenir d'un peuple.

« Oh ! que j'entende tressaillir et vagir dans son berceau l'enfant qui sera l'homme de demain. Que j'entende même chanter le chant de triomphe du génie allemand.

« Toutes les nations passent dans l'éternité comme les navires devant le vaisseau-amiral. Allemagne, Allemagne ! pavoise ton navire et que j'entende dans les siècles les coups de canon du salut !

« Ainsi que le bruit des hautes cimes que le vent agite, ainsi que la musique des grands arbres pendant la tempête, le frémissement de la pensée allemande s'entendra au loin.

« Car tous ces chevaux furieux et affolés qui bondissaient et se précipitaient sans savoir où, je les ai attelés à mon char afin de les conduire d'un galop sûr vers le but que je rêve. Tout devant tendre à la gerbe, au bouquet, à l'Unité : homme, j'ai de mes passions créé ma personnalité ; maître, j'ai des petites patries bâti la grande patrie allemande !

« O Allemagne ! Allemagne ! tu peux me maudire maintenant : je t'ai marquée au front et au flanc ; tu es ma chose, tu es la maîtresse qui répète inconsciemment les paroles de l'amoureux et qui s'arrange à sa guise.

« Apportez-moi des coupes pleines du sang de ceux que j'ai tués ; tassez autour de moi les restes de ceux qui sont devenus des cadavres par mon ordre ; que je m'abreuve de ce sang comme d'un vin généreux ; que je me rassasie les regards de cette évocation du carnage.

« Car étant l'homme de Dieu, je bâtis comme Dieu avec la mort et je ne sais point pleurnicher avec la foule, mais je regarde par-dessus les cadavres, vers l'avenir.

« J'ai fait des ruines pour les clématites et pour le lierre, j'ai fait du fumier pour la terre qui veut enfanter.

« Allemagne ! Allemagne ! Tes insultes ne m'atteignent pas ! je m'endors tranquille dans le songe lumineux de l'âge qui vient, en attendant que selon la loi de nature, un autre héros bouleverse mon œuvre et enrichisse l'humanité d'un nouvel Idéal et d'une nouvelle patrie. »

LXXX

FRANCE ET ITALIE

Quand j'ai vu Florence et ses palais où sommeille tout un passé de luttes glorieuses, quand j'ai contemplé ces chefs-d'œuvre de l'art qui dans toutes les rues vous appellent à un rêve de beauté, mon être a tressailli et j'ai voulu m'écrier : « Je suis toscan ! Je suis toscan ! »

Si je suis né en France, mon âme dut prendre son vol au soleil un matin d'été, des hauteurs de Fiesole, au-dessus des belles ombres noires des cyprès, au-dessus de la vallée de l'Arno, qu'emplit le chant des cigales.

A moins qu'elle ne vienne de ces plaines où frissonnent les saules, où des vignes en guirlandes ploient sous le raisin, de ces plaines qui réjouirent le regard du Sodoma, du Corrège et du grand Léonard.

Peut-être est-elle une enfant de cette fertile Campanie que Cérés et le Dieu du vin protègent : peut-être est-elle née aux murmures de la mer amoureuse de Baïa.

Je sais seulement que vous faites partie d'un paysage familier vu en songe, ou connu autrefois, ô terres de lumière, monts d'azur dans la mer d'azur, campagnes où le crépuscule s'élève en grandes ombres majestueuses.

Italie, terre sainte pour ceux qu'un soir Virgile vint charmer de sa solennelle tristesse, pour ceux qui vécurent

aux siècles d'action et de beauté, Italie, j'ai envie de m'agenouiller et de baiser ton sol de souvenir !

Qui en te voyant maintenant dormir pourra croire que tu es morte ?

O dormeuse, lasse de chefs-d'œuvre, sommeillant parmi les monuments de gloire que tu donnas au monde, épuisée par tant de divines parturitions, repose-toi, va ! tu as bien gagné ton sommeil. Mais j'ai vu passer les clairons qui vont sonner ton réveil.

Comme, l'heure venue, tu bondiras hors de ton lit, prête pour de nouveaux labeurs et couronnée du diadème !

O dormeuse, n'as-tu pas été, même en ce siècle, une grande laborieuse, n'avons-nous pas vu s'unir la Fierté vénitienne, le Rire de Naples, l'Activité génoise, la Grâce milanaise, l'Esprit de Florence et cet orgueil romain lourd des couronnes que les siècles entassèrent sur son front ?

O âmes diverses de l'Italie, vous n'êtes aujourd'hui qu'une âme, car vous avez toutes un même amour : la Beauté.

Mais, Italie, berceau de mes songes, tu ne m'as pas élevé ; ma mère et ma nourrice, c'est France la douce, et je ne veux pas être ingrat envers elle, ni envers mes maîtres familiaux : Montaigne, le grand Montesquieu et La Fontaine, cet enfant aux malices souriantes.

Mon rêve d'amour grandit au milieu des jolies et voluptueuses filles de Fragonard, dans les parcs où Watteau sous de vastes ombrages fait s'avancer avec des révérences des jeunes femmes aux nuques blondes, aux robes amples et lumineuses.

Mon désir et ma pensée, c'est la France qui me les

donna ; je serais incapable de vivre, si on me défendait de vivre en français.

Peuple de force, peuple de grâce, dont la langue est vaporeuse comme une belle vallée à l'aurore, dont les mots fuient et s'évanouissent comme la rivière entre les saules, cher génie de sourires et de claires pensées, quels seraient mon crime et ma folie, si j'osais te désavouer !

Il faut être un lourd buveur de bière d'outre-Rhin, disciple de Marx, un pesant socialiste serviteur du Ventre, pour renier la Patrie. Tout homme qui a une virilité, tout peuple qui n'est pas esclave sent un génie de feu palpiter en lui qui le pousse à dominer ! Tout homme fier, tout peuple noble a un orgueil à nourrir et pour lui il se bat, et pour lui il veut vaincre. C'est dans cette lutte éternelle que se trouvent la gloire et la joie de l'humanité. Pour tant d'argent versé, tant de sang répandu, la Guerre donne la force, dispense la vie. La Guerre est la grande alcôve d'humiliation et d'orgueil où un peuple s'abaisse, où un peuple s'élève.

Que les Allemands désirent la gloire de l'Allemagne, c'est bien ; moi je dois vouloir la France victorieuse.

Tous les peuples, chacun à leur tour, tiendront la tête du défilé.

O mon être, sois l'homme des premiers rangs ; ô patrie, sois celle que je vois conduire le char de triomphe.

LXXXI

N'avez-vous donc jamais songé à la mort, n'avez-vous pas songé au fourmillement des êtres et des choses pour n'avoir pas d'autre souci que votre petit bonheur de quelques années? Chaque seconde, des milliers d'individus expirent, chaque seconde la maladie vient étreindre des êtres.

Hommes, cherchez à être heureux, si vous voulez; législateurs, essayez de faire des heureux, mais si vous ne réussissez pas, ne maudissez point pour cela l'Univers.

Combien d'hommes ont pâti! Combien de peuples ont disparu! En vérité la vie d'un homme, la vie des hommes est peu de chose dans la splendeur éternelle de la Nature. Le monde aurait donc manqué son but, puisque l'individu, depuis des siècles, est sacrifié. Mais non, son but est bien autre.

Allez à Pestum, agenouillez-vous au Temple de Neptune, voyez les chefs-d'œuvre des siècles, pénétrez dans le rêve des sages.

Pour moi, j'ai appris les mots de vérité et je veux le crier à tous et jusque dans mon agonie : La Vie est Pensée ! La Vie est Beauté ! Que ces mots soient vos soutiens et vos guides durant la route.

LXXXII

Une note perdue n'est rien, mais un ensemble de notes, mais une succession d'accords, mais la symphonie d'un orchestre !

O hommes ! vous n'êtes pas plus que le son qui s'envole des cordes d'une harpe; apprenez donc à ne point vous regarder isolément, mais dans un ensemble.

Qu'est-ce qu'une de vos petites actions que vous flétrissez du nom de vice ou que vous décorez du nom de vertu ?

Il n'y a de réelle beauté, de réelle bonté, de réelle vérité que celle qui oublie les apparences éphémères et confesse l'Éternel.

Aussi je renie dès à présent ma personnalité et je ne m'occuperai plus de celle des autres hommes : je ne crois qu'en celle du Monde.

Je ne veux pas être l'aveugle qui joue de la flûte au bout du pont, mais le violoniste conscient de l'orchestre.

LXXXIII

On me croit plein de haine et je suis plein d'amour.

Que chacun fasse luire sa lumière, je l'aime, mais je veux voir une lumière.

Ma lumière, mon idée, voilà ma seule force. Et sa vie m'intéresse plus que la mienne.

Mon être fragile avec ses petites passions, ses petits soucis, comme je m'en raille, comme je m'en amuse! Je suis pour lui comme la servante qui dit à l'enfant d'une autre mère : Va, mon mignon, tu peux aller jouer; et s'il tombe sur la promenade et s'écorche les genoux, elle le gronde un peu par devoir, mais ne se gêne point pour rire de sa maladresse.

Car elle a un autre enfant qui est le sien, et de celui-là les moindres cris la font tressaillir et ses larmes l'attristent comme ses propres souffrances.

Ainsi le bonheur ou le malheur de l'être qui porte mon nom me sont indifférents comme ceux d'un étranger, mais la pensée que j'ai portée des mois, mais l'enfant d'une nuit douloureuse, oh! elle me tient au cœur.

Pour elle j'aurai l'amour et l'orgueil, et je la défendrai et je combattrai comme un lion ou comme un tigre.

Que des êtres ne viennent donc point en travers de ma route; j'ai la force et l'audace de la mère qui porte son enfant dans ses bras à travers la bataille.

LXXXIV

— Désir qui, tous les jours,
A toute heure,
Me jettes en croupe sur ton cheval,
Et m'emmènes, et m'emmènes
Vers l'Inconnu,
Vois comme je suis las ; mes reins sont brisés ;
J'ai le vertige :
Arrête, arrête-toi.

— Oh ! je veux t'emmener encore sur mon cheval,
Mon bon cheval,
Toujours inquiet ! toujours ardent !
Et qui hennit au vent de mer ;
Il te fera passer par les plaines, par les forêts,
Par tous les pays du monde.

— Désir ! désir ! Tu m'as conduit trop souvent
Dans les marécages,
Et trop souvent j'ai roulé avec toi dans leurs vases.
Combien de fois tu m'as souillé !

— Ne pense pas aux mauvais chemins
Où je te fis passer,
Mais à l'ardeur, mais à la joie
Que je porte et prodigue
A mes compagnons :
Je suis le dieu, la vie du Monde ;
Je suis le mouvement de la mer,
Et le travail de la sève
Et la lumière des astres.

Si je t'incline un moment sur les marécages
C'est pour te donner l'illusion de la mort,
De cette mort à laquelle tu aspires sans cesse,
Et que tu achètes par tant de sueurs.
Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète pas ;
Mais étreins-moi pendant la course,
Car mon cheval est un cheval ailé :
Vois comme d'une fière élancée
Il s'envole vers le ciel !

LXXXV

LES MORTS SUCCESSIVES

Oh ! pourquoi mes yeux ne sont-ils comme ces bons chiens de chasse qui rapportent tout le gibier tué par leur maître, que ne sont-ils semblables à des geoliers qui ne laissent personne s'évader de la prison ?

Ces couchers de soleil, ces mille teintes grise, rose, pourpre, orange et ce ciel de douceur et les verdures fraîches que voile le soir, toutes ces merveilles s'écouleront donc comme un château de féerie en un instant !

Des nuages de gloire, des senteurs de la plaine, du bruit des cigales dans l'air chaud, et de ce baiser humide, et de ces beaux yeux qui me regardent fixement, rien ne restera-t-il ? rien ?

Je voudrais percevoir toute la beauté, toutes les beautés et chaque scintillement de flot et toutes les odeurs et toutes les nuances ; et jalousement conserver en moi le trésor des choses ; mais je ne suis dans la vie immense qu'une petite glace volante, qu'une vaguette où se réfléchit pour une minute une parcelle d'Univers.

Je me réjouis pourtant des formes qui sont venues se mirer en moi. Tant d'images succèdent à tant d'images ! Je veux songer à celles qui viendront encore, je veux même penser aux miroirs futurs.

LXXXVI

C'est l'heure religieuse
Où l'ombre de la terre et la lumière du ciel sont si douces,
Où les êtres s'anéantissent dans l'amour ;
Etreinte lente des choses par la Nuit,
O mort du Soleil !
Mystère sacré que célébrèrent les cultes antiques,
Auquel s'unissent les âmes pieuses,
Quelle mélancolie rafraîchissante,
A ces derniers reflets de la lumière sur l'herbe,
Venait toucher le cœur des païens
Au temps des églogues virgiliennes,
Et quelle prière humide des pleurs du désir
S'envola des lèvres des anciens moines,
Alors qu'au dessus des murs du vieux couvent
Le ciel s'empourprait pour l'agonie du dieu
Et que voyageaient les nuées légères !
Heure solennelle de la communion
Où les âmes des vierges tressaillent !
Chacun vers la réparation de paix s'achemine :
Vers le pain, vers le baiser, vers le sommeil.

C'est l'heure religieuse,
L'heure de l'amie
Qui vient svelte et forte dans le soir,
Les joues en fleur
Et les yeux pleins de douce lumière,
Pour la tendre mort de l'étreinte.
— Culte simple de résignation et de soumission,
Qu'avec toutes choses
Nos âmes entrent lentement dans l'immense abîme de la Nuit.

LXXXVII

— Garde ta beauté, tendre amie dont l'élégante nonchalance m'est si douce.

Ne prête point l'oreille à ce tumulte de grotesques qui, n'étant d'aucun sexe, veulent des droits et des devoirs égaux pour l'homme et pour la femme.

La Beauté du monde est dans la variété et l'inégalité; sache-le bien : il n'y a rien d'égal, il n'y a rien de semblable.

Laisse ces êtres qui ne savent plus charmer essayer de dominer; laisse-les devenir docteur ou député, artiste ou savant : la force leur manque autant que la Grâce.

Parce qu'elles ont voulu se mettre en dehors de la nature, parce qu'elles n'ont pas senti la grandeur de la femme, qu'elles soient l'être incomplet qu'elles ont rêvé, qu'elles deviennent ce monstre : le bas bleu!

O souveraine, ô dominatrice, ô déesse!
Toi qui nous gouvernes
Par la toute-puissance de ton sourire et de tes larmes,
Et caches tes pouvoirs dans ton geste et ta caresse,
Que je te sacre de ton nom glorieux : O Femme!

Crée ta beauté sans relâche,
Trace autour de nous un cercle magique,
Un cercle dont nous ne puissions jamais sortir ;
Sois l'ouvrière de ta grâce et de ta séduction,
Pour que nous t'adorions toujours : O Femme!

Je vois les tentures de l'Histoire
Qui s'écartent brusquement :
Sur le lit immense où tu es couchée,
O Douce! de tes petites mains mignonnes
S'échappent
Des lois, des guerres et des révolutions.

Laisse aux hommes le soin d'agir,
Et nous exécuterons
Tout ce que ta beauté nous ordonne!
Mais que ta voix s'élève seulement pour chanter :
Tes yeux sont nos inspirateurs,
Non tes paroles.

Corps superbe que j'adore,
Fait avec ses courbes délicieuses
Pour la caresse et le baiser
Et pour que notre imagination s'y attarde
Comme dans un jardin sans issue!

Redresse-toi fier et impudique!
Déchire ces linceuls dont t'enveloppèrent
Des siècles de folie.
Offre à tous les lèvres de ton sexe
Pour que nous venions y puiser
La joie avec l'oubli.

Crie sans crainte ton amour au ciel
Et pâme-toi au milieu de nos caresses
Montre-toi toute
Que nous rassassions notre regard de ta beauté,
Montre-nous tout, ô femme!
Tes bras de neige et tes épaules onduleuses
Et tes seins impérieux,
Et tes hanches vastes,
Et ta chevelure comme une bannière!

Et si un jour quelque misérable
S'approche de toi pour t'insulter,
Montre-lui le ventre et le sexe sacré,
Le sexe créateur!
Et qu'il recule comme un sacrilège
Pour avoir blasphémé l'autel,
O mère! O sainte!

O Femme! ta gloire est là sous ta robe,
Ta gloire que nous proclamerons un jour
Avec l'encens et les trompettes de triomphe,
Et une ferveur religieuse;
Laisse les lunettes de docteur et la poussière des in-quartos,
Et n'abandonne pas ton sceptre et ton diadème :
La Beauté! La Maternité!

LXXXVIII

J'ai vu les statues des âges qui disent la grâce et la force et l'amour de l'humanité.

J'ai visité les usines où l'on entend gémir les bêtes énormes de fer et les vastes fabriques d'où sortent tant de merveilles pour proclamer le génie et la fécondité du Monde.

Les verres de Murano dont le pied est un serpent de lumière, les vases de grès au col fin et irisé, les délicats travaux d'ivoire, les ors ciselés ; les armes qui rappellent un passé de courage ; les costumes aux riches broderies, du faste et de la luxure ; ce que l'homme, de complicité avec la nature, a créé pour sa vie, sa paresse ou sa jouissance ; ce qu'il a tiré du sol ou de la mer et travaillé de ses mains : je l'ai vu, je l'ai aimé et admiré.

Mais je sais bien que ma vision et ma mémoire sont pauvres, et que malgré tant de marches et de voyages, je n'ai rien vu.

Monde immense ! tu ne donnes ton secret et ta beauté à personne. Il y a toujours devant nous des trésors et toujours aussi des voiles. L'Univers est plus grand encore aux yeux du Souvenir qu'à ceux du Rêve.

Ah ! que ne suis-je un orchestre ivre, un bel orchestre de Beethoven ou de Wagner aux cent voix de bonheur,

aux mille rugissements de volupté pour crier ta divinité, ô Monde !

Ma petite plume maladroite j'ai envie de la briser, puisque de toute cette musique qui chante en moi, rien ne s'envole que de misérables notes tremblantes.

Qu'elle retrace au moins mon acte d'adoration, qu'elle maudisse les pessimistes blêmes qui s'en vont par les chemins, frottant leurs yeux avec des oignons et penchés anxieusement sur la petite épine qu'ils ont au doigt.

Ah ! j'ai pleuré comme les autres, — quand je portais des robes courtes, — j'ai pleuré aussi au temps où je transformais mes petites souffrances personnelles en maux de l'Univers.

Mais en vérité, il y a aujourd'hui une autre tâche pour un être raisonnable que celle d'essayer d'envoyer ses larmes à la postérité.

Leurs harmonies de cimetière, leurs prières pour les morts sonnent mal et leurs soupirs ne nous charment pas plus que les vents bruyants d'un rustre chargé de victuailles.

LXXXIX

Écoutons ce que dit la Nuit ; écoutons les conseils de l'Ombre : quand toute la terre s'efface et que commencent les grandes fêtes du ciel, c'est alors qu'il faut faire silence : chaque nuée qui passe là haut est une vérité.

Et maintenant que les animaux sont rentrés à l'étable et que tous les habitants du village, selon l'instinct, s'étreignent l'un l'autre ou dorment en paix, maintenant que toutes ces petites personnalités sont fondues dans la grande vie de l'Univers, l'âme de la Nature se réjouit et dévoile toute sa beauté.

Comme la nuit est solennelle ! Il n'y a plus un être, il n'y a plus une chose, mais de grands espaces illuminés de lune.

Parfois des nuages passent sur la lune ; le vent agite les hautes cîmes voilées ; des cris s'élèvent comme des prières.

Écoutons la Nuit !

Je ne sais qui rit et chante là-bas ; je ne sais qui sanglote. C'est une voix d'homme, c'est une voix de femme.

L'une dit : « J'ai l'or, la santé ; je puis me satisfaire à ma guise de vin et de caresses ; je suis heureux. »

L'autre gémit de la sorte : « Mon amant est parti, mon père me bat, mon maître me brise de travail ; ma vie est bien douloureuse. »

Pauvres petites voix perdues dans l'infini ! La mer, là-bas, n'interrompt pas sa plainte, le vent passe sans vous entendre.

Écoutons la Nuit.

Une voix s'élève du couvent avec le son des cloches et les hymnes nocturnes ; et c'est un cantique d'actions de grâces :

« Seigneur, fait-elle, mon corps est une plaie ; mon âme, tu l'as déchirée de mille chagrins : gloire à Toi !

« Seigneur, je n'ai pas un ami et je me suis éloigné pour Toi de Celle qui consolait mes jours : gloire à Toi !

« Seigneur, mes ambitions, je les ai foulées aux pieds, je ne désire plus rien : gloire à Toi !

« Car je me suis détaché du pauvre être que je suis pour rentrer et m'exalter en Toi, et voici que les hontes de mes blessures et toute la misère de mon âme ont disparu.

« Etoiles ! immensité du ciel et de l'ombre, comment pourrais-je penser à moi devant le Seigneur ! sa gloire désormais est la mienne et je le remercie de m'avoir élevé jusqu'à Lui. »

La voix douce monte vers la lune.

La voix douce, la voix de bonheur domine l'écume et les batailles de la mer. C'est peut-être toute la Terre qui chante et s'exalte en cette voix.

Le ciel s'illumine, des chœurs chantent dans notre âme purifiée.

Écoutons la Nuit.

XC

PAN ET SATURNE

J'ai vu s'avancer les Dieux étranges.

Sur la route infinie, sur la route que traversent les mille chemins du monde, j'ai vu s'avancer Pan et Saturne.

Saturne marche à pas lents; il a la physionomie d'un vieillard boudeur et dogmatique; il penche la tête comme sous le poids de l'expérience, mais en réalité à cause des fatigues de son âge; ses paroles tombent dans sa barbe comme des oracles et son geste monotone a l'ennui d'un commandement.

Ah! tout autre est son compagnon. Mais comment le définir? Ses yeux reflètent tantôt des paysages graves d'étangs endormis, de moissons heureuses, tantôt des danses folles de sylvains et de bacchantes. Selon la lumière et l'ombre, il est blond et rose, noir et pâle, roux et bruni. Il a parfois la solennité du prêtre qui conduit à l'autel des foules religieuses, parfois aussi l'allure libre et gaie d'un jeune homme qui embrasse sa maîtresse un soir de fête.

Pan parle le premier :

— Saturne? où est ta fille la Nuit, ta fille dont les yeux brillent comme de tranquilles étoiles dans l'ombre douce de sa chevelure.

Saturne répond :

— Je l'ai tuée.

— Et pourquoi l'as-tu tuée? s'écrie Pan.

— Je l'ai tuée parce qu'elle n'était pas semblable à moi, parce qu'elle n'avait pas la beauté que je souhaitais pour elle.

— Et ton fils le Jour, qu'en as-tu fait? lui qui, lorsque je le vis, courait dans les prairies aux hautes herbes et suivait les chasseurs sur les monts.

— Je l'ai tué aussi, continue Saturne.

Et comme Pan s'indigne et veut maudire le meurtrier :

— Oui! je l'ai tué, reprend le vieillard, et j'ai tué aussi mon fils le Soir et ma fille l'Aurore, et d'autres que je ne me rappelle point, et d'autres dont je ne me soucie, car je veux que mes enfants reproduisent mes traits et mes formes, mon esprit et mon corps; et ceux dont le type s'écarte du type que j'ai rêvé, je les voue au Styx, désirant ne plus jamais les revoir.

Alors Pan cria dans la lumière :

— Sois donc exécré parmi les hommes, dieu criminel, dieu stupide qui veux remplir l'Univers de ton être et égorges tes fils!

Pour moi, continuel voyageur que réjouit l'étreinte de tant de femmes, puissent mes descendants ne point se ressembler et perpétuer seulement la variété de mon désir. Comment, d'ailleurs, seraient-ils pareils à leur père, quand lui-même change sans cesse? Ainsi le ciel a perdu les nuances pures, l'éblouissante clarté de midi, le voici en feu comme pour célébrer des noces barbares et bientôt ses torches s'éteindront, ce sera la grande pâleur crépusculaire, ce sera la douceur tendre de la nuit.

O Monde où toutes formes naissent et meurent pour céder la place à d'autres formes aussi magnifiques, je

m'incline devant ta beauté infinie et je m'éloigne du ridicule vieillard qui t'a blasphémé.

Pan disparut à ces paroles. Peut-être se mêla-t-il à l'air, peut-être s'est-il enfoncé dans la forêt ou caché sous les eaux de quelque fleuve. Quant à Saturne, il continua sa route, le visage baissé, se heurtant contre les pierres et répétant, à haute voix, de lourdes sentences dont s'amusaient les hamadryades malignes qui babillent dans la paix du soir.

XCI

Que toutes les passions frémissent en moi!
Je veux aller dans les cavernes et sur les monts,
Je veux être saint et infâme;
Je boirai aux amphores de vins précieux
Et aux auges des pourceaux.

Homme qui passes dans la rue,
Toi qui cours le long des maisons,
Toi qui lèves fièrement la tête,
O soldat qui vas tuer,
O amant qui vas embrasser,
O prêtre qui vas bénir,
Il me semble, quand je vous rencontre,
Rencontrer ma propre personne,
Comme on voit dans un miroir son image.

Proclamons la beauté de tout être vivant!
Rien n'est laid
Que la maladie et la mort;
Rien n'est vice, rien n'est péché
Que l'effacement et l'humiliation
De ceux qui n'osent pas lever la tête,
Ni être eux-mêmes.

Cette terre est mon paradis,
Et mes héros et mes saints sont des hommes de la terre ;
Ils n'ont retranché de leur être aucune passion,
Mais toutes en eux déchaînèrent leurs tempêtes
Sans qu'ils en fussent ébranlés ;
Mes héros sont des hommes complets :
Ils n'ont pas besoin d'être des surhommes.

XCII

POUR VOLER LA MORT

Nos heures doivent être employées à voler la mort.

Des embrassements et du travail ; du travail et des embrassements ! — Toujours ! Toujours !

Car, vois-tu, il faut que ton intelligence, et tes sens, et tes membres soient usés à la fin de ta vie.

Si tu as une intelligence, tu tireras d'elle quelque chose de grand ; si tu n'as que tes bras, tu créeras avec eux.

Tu féconderas toutes les jolies, toutes les souriantes.

Et tu donneras ta pensée et ta parole, recevant de tous les corps, de toutes les intelligences, de tous les bras, de toutes les bouches.

O trésor de mon âme et de mon corps, je veux te grossir, puis te répandre à travers le monde.

Sommeil ! comme je rirai chaque soir de toi, quand tu viendras.

O Mort ! comme je rirai de toi, à mon dernier jour.

Quel beau tour je t'aurai joué !

Comment t'emparerais-tu de ma pensée, puisqu'elle sera par toute la terre.

Comment t'emparerais-tu de mon corps, puisque je l'aurai donné à tous et à toutes.

Même que deviendras-tu, ô Mort !

Quand l'Univers aura repris mon cadavre

Pour ses sublimes métamorphoses ?

XCIII

J'évoque le Paradis où je voudrais aller.

On y entend chanter les vers de tous les grands poètes, on y entend les paroles de tous les sages.

Là, les âmes étalent leurs rouages de passion; là s'épanouissent toutes les fleurs; là se célèbre, sous les lourds ombrages et parmi les claires feuillées, un carnaval de chants et de couleurs où figurent des oiseaux pourpre, vert ou azur.

Là, se découvre le monde de la Mer et le monde de la Forêt.

On voit l'avalanche se précipiter et entraîner tout dans la montagne ; on voit les orages et les fêtes de l'Océan, et les campagnes endormies, et l'agitation immense des cités.

Là, toutes les formes s'harmonisent aux yeux ; là, toutes les voix se fondent en une seule qui monte et s'épand comme un hymne de triomphe.

Et puis de mon paradis on ne distingue pas la vie de la mort ; on ne distingue pas le bien du mal.

XCIV

AUX LABOUREURS

A celui qui ensemence !
A celui qui nous donne le pain !
Au laboureur !

Ce mot de paysan que profèrent avec mépris
Les hommes des villes,
Je veux que ce soit un titre de noblesse,
Je veux qu'on l'ajoute maintenant avec orgueil à son nom.

O belle vie que cette vie passée
Parmi les bœufs du silence,
Et les troupeaux dociles aux riches toisons,
Et les chèvres capricieuses ;
O belle vie que celle de l'homme à qui les bois,
La terre, les oiseaux, les insectes
Révèlent quelque chose du Mystère,
Quelque chose de Dieu.

La grande paix de la nature est sur ces visages
D'amoureux et de travailleurs ;
La grande paix des choses est dans le vieillard
Qui s'en vient courbé par le sentier,
Et dans le regard de la petite gardeuse de moutons au coin des haies.

Aux veillées d'hiver,
Quand la résine à peine met une lueur
Sur les couples assis autour de l'âtre,
— Comme si les êtres devaient disparaître,
Maintenant que la tâche est achevée ; —
Aux veillées d'hiver, quand le feu à l'agonie
Gémit doucement dans le foyer,
J'aime la voix d'un autre âge
Qui conte les légendes
Et le grand voyage fait à la ville autrefois,
Tandis que les garçons rieurs et les filles bien hanchées
Deviennent soudain timides en se regardant.

Mais ils sauront profiter des chaudes journées d'été,
Entendre le conseil du soleil, du ciel pur, de la prairie embaumée,
Et répondre à l'invitation des haies
Et des frais ombrages.
— D'un bel élan, mon galant !
— D'une belle étreinte, ma promise !
Nous consommerons l'œuvre de chair,
Pour ensuite nous relever riants et pleins de bonheur,
Comme des êtres qui ne savent rien du péché.

Les laboureurs ne sont point faits, je l'avoue,
Pour attendrir quelque bas-bleu protestant,
Disciple de madame Eliot,
Ils fleurent fort la terre et le fumier
Dans leurs vêtements troués ;
Et parfois,
Comme ils ne connaissent point l'enseignement des pasteurs,
Et qu'ils ignorent l'Église du Salut,
Après les durs labeurs, — le dimanche,
Ils vident à grandes lampées
La cave de l'aubergiste
Et ne s'en retournent point droits au logis.
Ah ! il y aura, le soir, j'imagine,
Des filles mises à mal contre leur gré,
Et des femmes battues,
Et de furieuses contestations, des rixes sanglantes
Pour quelques sous,
— Car les laboureurs sont, après tout, des hommes ; —
Mais comme je ne fus point élevé par quelque révérend biblomane,
J'ai perdu tout à fait le sens de l'indignation.

Je les ai vus, dans la vieille église, agenouillés,
Sous le geste du prêtre qui élève le calice ;
Je les ai vus s'inclinant
Selon le rite voulu par la simple et obscure religion
De leur âme ;
Et cette adoration, cet oubli de l'instinct égoïste,
Un moment,
Cela suffit à me grandir ces hommes.

Paysans ! paysans ! c'est peut-être vous qui gardez les purs textes,
C'est peut-être en votre cœur qu'est inscrite la Loi,
Car vous ne vous révoltez point contre la Volonté de vie,
Ni contre vous, ni contre les autres ;
Vous acceptez le labeur, la misère et la mort,
Soumis aux caprices de cette Nature
Qui fait l'abondance ou la famine
Et se joue de l'existence des êtres.
Peut-être devons-nous apprendre de votre bouche la Vérité,
Car, mieux que dans les villes,
Vous la sentez palpiter dans les vastes labours,
Dans les prairies blanches de rosée,
Aux aurores parfumées du travail.

XCV

PENSÉES DE PLEIN AIR

Dans le jardin, à l'ombre des grands arbres, les mères regardent au loin le sable brillant où courent les robes légères et les petites jambes nues.

Gai bourdonnement comme d'abeilles ! Clair susurrement comme de la source dans la forêt verte.

Partout la fraîcheur et les rayons subtils et caressants qui se glissent dans les ramures et mettent des voiles de gaze dorée sur les feuilles aux tendres nuances.

Partout les chants des oiseaux revenus et la bonne odeur du printemps.

Les mères s'abandonnent à la douceur du jour et baisent ces petits fronts où perle la sueur, cette petite chair au parfum de renouveau dans les neuves étoffes.

Les mères rient avec ces rires gentils, zézaient avec ces zézaiements.

Moi qui n'ai rien à embrasser dans le clair jardin, je songe au profond mystère d'enfance :

A tout ce qui sommeille dans cette tête mignonne, à toute la beauté que contient cette robe.

Ah ! voici ce qu'ils ne savent point, ces impies qui se nomment savants, ceux qui nient le divin et la vie obscure du Monde.

C'est au jardin clair qu'on apprend le dernier mot du savoir, la suprême révélation de nature.

Tout ce qui pousse, s'élabore et se crée secrètement, sans la volonté des hommes, dans leur complète ignorance, et pour autre chose que leur vie.

La Pensée que je vois déjà briller dans ces yeux, je sais bien que nulles lois, nulles défenses, nuls obstacles ne l'empêcheront de venir illuminer le monde.

La Beauté qui se prépare sous cette robe de fillette, je sais bien qu'elle se développera, parviendra à sa maturité pour la joie et la souffrance des peuples.

O mères! quand vous veillez sur ces petits êtres, vous êtes aussi peu vous-mêmes que les esclaves d'un tyran et c'est pourquoi je vous aime.

O femmes! comme vous savez bien obéir aux ordres de la Nature, abandonner et briser tout pour votre beauté, pour votre amour, pour votre enfant.

Les législateurs et les moralistes qui n'ont jamais vu l'herbe des champs, les savantasses qui étudient le monde d'après des fleurs séchées, il faut qu'ils viennent tous dans le clair jardin de nature,

pour apprendre que leur volonté est comme un aveugle qu'un autre conduit et que la sève et l'instinct se passent du consentement des peuples pour leurs magnifiques créations.

XCVI

LE CHEVRIER

Sur l'âme simple du chevrier
Les heures du jour et de la nuit,
Sans l'effleurer, passent doucement ;
Vienne l'Été aux lèvres aimées d'Apollon
Et des Grâces souriantes,
Vienne l'Été avec sa corbeille :
— Sois bienvenue, dit-il, porteuse de joie, porteuse de roses !
Et si l'Hiver s'en vient, cheminant lent et silencieux
A travers la vaste plaine,
Il le salue aussi d'une bonne parole :
— Tu arrives à ton heure, sois bienvenu,
O Père des longs sommeils.

L'âme simple du chevrier
Se réjouit parmi ses chèvres barbues ;
Il est le confident de leurs caprices,
Il les regarde dévaster la haie,
Ou tranquillement rêver l'une contre l'autre dans le sentier plein d'herbe.

Quand le troupeau est renfermé dans l'étable,
Et que du ciel noir la Nuit descend d'un vol rapide
Sur le royaume immense de la neige,
Seul devant le feu odorant des pins,
Il songe aux mois vert et or de l'été.

Il songe surtout à ce jour
Où, à un ami ayant confié son troupeau,
Il se dirigea vers cette ville
Dont on lui avait conté mille merveilles.

Le soir était de soleil et de brumes d'or
Quand, du chemin qui contourne la montagne,
Il aperçut la ville au milieu de la vallée.

L'ombre l'emplissait déjà d'une solennelle tristesse,
Les hauts sapins descendaient les revers de la montagne
Et y mettaient une forêt de ténèbres ;
Mais en face les monts brillaient encore,
Et les nuages en passant y laissaient traîner leurs ailes sombres ;
Au loin, des monts et des monts s'étageaient à l'infini,
Vêtus d'azur et de bleu pâle,
Ou couronnés d'une neige éblouissante.

Les petits toits se groupaient au milieu de la vallée,
Comme les moutons peureux qui rentrent à l'étable ;
Nulle rumeur ne parvenait au chevrier :
Sans les fumées bleues qui s'élevaient des cheminées,
On eût dit que la ville était morte.

On lui avait énuméré les splendeurs de cette cité
Où étaient rassemblées tant d'existences,
Mais à la vue de ces maisonnettes au milieu des montagnes
Il fut plein de mépris.
Et puis il craignait de montrer sa personne à des étrangers,
Jaloux de son orgueilleuse solitude.

Il pensa à ses chèvres délaissées,
A son chien dont le long poil venait cacher les yeux ;
Il pensa aussi à son foyer désert
Où l'on n'entendait point le chant d'une douce voix
Ni les gais piaillements d'une marmaille.

— Je suis heureux, je suis heureux, songeait-il,
Et je ne désirerais rien
Que d'avoir au foyer une amie
Comme la ménagère de Pierre-Jean.

Il ne regarda plus les maisons ni les clochers
Et reprit la route qu'il avait suivie le matin ;
Déjà l'ombre enveloppait les monts
Et les pics se teignaient de rose.

Il marcha, il marcha, mais la nuit et le froid
Vinrent le trouver au milieu de la route,
Et comme il passait devant une maison aux claires fenêtres,
Illuminées par un grand feu,
En lui s'éleva une voix
Qui lui disait d'entrer.

Il frappe, on lui ouvre, et sur ses paroles,
Voici qu'auprès du foyer
Une vieille femme et une jeune fille l'invitent à prendre place :
Qu'il soit le bienvenu à l'heure du dîner !
Qu'il goûte à la soupe fumante dans l'assiette à fleurs !

Avec la soupe ils mangèrent l'amitié
Et s'épanchèrent en souvenirs et en récits.
Chaque parole nouvelle les liait plus étroitement,
Et de son vol triste et souriant
Le Passé planait sur leur causerie.

Le chevrier aimait la voix de la vieille femme,
Mais il lui semblait, quand elle parlait,
Entendre une autre voix :
C'était celle de la jeune fille aux yeux clairs,
Aux yeux joyeux ;
Comme il l'eût aimée, si elle lui avait dit : Je t'aime !

Elle allait et venait dans la maison,
Promenant partout sa robe
Que l'on devinait bien fournie de chair jeune et savoureuse.
Que l'on voyait accuser les formes belles d'un corps robuste ;
Elle allait et venait, mettant tout en place.
Et, — peut-être pour cacher son trouble, —
Faisait grand tapage.
Quand elle rencontrait le regard du chevrier,
Aussitôt elle baissait les yeux,
Mais ses lèvres ébauchaient un sourire.

Cette nuit-là, sous le toit de son hôtesse,
Tout près du lit de la jeune fille,
Le chevrier coucha, mais il ne dormit point:
Il regardait briller dans les ténèbres
L'image charmante qui ne devait plus le quitter.

Oh! quand il fallut partir le matin,
Comme il attacha son regard sur elle,
Pour l'emporter dans son rêve!
Comme il lui serra la main
Pour la brûler de son amour!

L'enfant avait ses yeux clairs et riait doucement au matin.
Elle ne sut point dire au revoir comme la vieille,
Elle ne fit point de geste d'adieu,
Mais quand, une fois sur le chemin,
Il se retourna vers la maison,
La jeune fille était encore sur le seuil de la porte
Et le regardait s'éloigner.

De retour chez lui le chevrier
Ne vit ni ami, ni chien, ni troupeau,
Mais seulement les yeux clairs de la jeune fille.
Le soir même il serait retourné la voir,
S'il n'avait eu, avec l'amour, la peur de son désir.
Il craignait qu'elle le méprisât,
Et tout le jour il se désespérait
A cause de la lâcheté de sa passion.

Enfin, en une aube de fraîche lumière,
Lorsque les brumes matinales
Comme d'une ceinture de plumes de cygne
Entouraient la montagne,
Il s'achemina vers la maison de l'amie,
Espérant peut-être entendre d'elle
Une parole de tendresse.

Il marcha de longues heures sans fatigue;
Il marcha sans rien regarder
Que la douce image au fond de son âme.

Il arrive ! Il arrive ! Son cœur bat bien fort
Lorsqu'il frappe à la porte,
Mais il a beau frapper et appeler,
Cette fois-là nul ne lui ouvrit.

Il revint chaque jour
Durant une semaine,
Espérant voir s'ouvrir
La porte de son bonheur.
Enfin un casseur de pierres qui l'avait déjà remarqué,
Lui cria du chemin:
— Que cherchez-vous ? Depuis longtemps
Cette maison n'est plus habitée.
Les gens qui vivaient là sont partis,
Ils ont quitté le pays,
Nul ne sait où ils sont allés.

A ces mots le chevrier regarda l'homme qui lui parlait,
Et devint pâle ;
Il sentit ses genoux fléchir et tout son corps trembler,
Mais il ne dit rien ;
Et les jambes molles, privé de force,
Sans penser à rien il s'en retourna chez lui.

En entrant, il se jette sur son grabat ;
Il pleura et pleura toutes ses larmes ;
Son chien regardait ses yeux rouges
Et s'attristait avec son maître.

Il pleura des mois et des mois ;
Il ne s'occupait plus de ses chèvres ;
On le voyait se frapper la tête contre les arbres,
Animé d'un grand désir de mort.

Maintenant le fer de la douleur s'est émoussé,
Laissant seulement son âme meurtrie
D'une tranquille tristesse.
— Maintenant, dit-il, que viennent les jours
Du printemps et de l'automne,
Je n'attends plus rien et reste calme,
Puisque déjà j'ai bu en une fois
Toute l'amertume de la vie,
Mais tant que je pourrai me souvenir,
J'aurai des heures qui me seront douces.

Au coin du feu, les soirs d'hiver,
L'été, par les chemins d'ombre verte
Et devant les monts,
Je songe à Celle que je vis une fois
Et qui m'a pris mon cœur pour toujours.

XCVII

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LA FÉE

Pour obéir à un ordre du Ciel, Saint François dut quitter ses chères grottes de la Verna. — Douce nuit de verdure au-dessus de sa tête, ombre fraîche des rochers parmi lesquels s'épanouissaient, comme des fleurs de pureté, des sureaux éblouissants de blancheur, de quel regret se sentit blessé son cœur quand il fallut vous abandonner ! Il délaissait ces ténèbres d'amour où se reniant lui-même, tout son être s'abîmait dans la contemplation de son Dieu ; il allait vers le jour et les visions terrestres, afin d'enlever une âme aux maléfiques influences qui l'égaraient.

Une Fée habitait un vaste château du voisinage. Soumise aux esprits de destruction et de méchanceté, elle était, disait-on, adonnée à des œuvres sacrilèges et martyrisait, on ne sait en quel but, ces animaux auxquels François témoignait tant de tendresse. Mais sa haine poursuivait aussi les hommes. Nul ne pouvait voir ce corps onduleux et fort, ni contempler ces yeux où dormaient toutes les beautés de la terre, sans être brûlé d'un amour d'autant plus funeste qu'elle restait insensible. Elle paraissait avoir hérité des héroïnes du passé toutes leurs grâces : ayant l'audace et la splendeur d'Hélène, le charme lascif et la cruauté d'Hérodiade ; selon les heures, vierge pudique ou obscène courtisane.

Quelque peine qu'éprouvât François à se rendre chez la Fée, il n'hésita point, car il s'agissait d'augmenter le nombre des serviteurs de Dieu.

Après une nuit de prière et de paisible sommeil, comme le jour commençait à poindre, François s'était éveillé et il s'était aussitôt préparé à partir.

Dès qu'il eut franchi le seuil du couvent et quitté cette nuit des cavernes où le Seigneur lui apparaissait, il fut comme ébloui par la douce clarté du crépuscule.

Au loin les monts bleus étageaient leurs masses obscures, les moissons étaient encore couvertes d'une ombre pâle, d'épais nuages blancs demeuraient suspendus au-dessus de la vallée, mais les oiseaux chantaient déjà dans l'air frais du matin.

François acclama la lumière naissante et l'astre endormi à l'horizon dans un fleuve de sang; il sourit à la rosée de l'herbe et aux verdures humides, puis dit adieu à la Verna, sombre en ce moment avec sa forêt de sapins et de hêtres.

Sa frayeur s'était enfuie comme la nuit, il ne redoutait plus la Fée, toute son âme s'épanouissait.

Il suivait le sentier pierreux, s'avançant parmi les rocs énormes que la tempête avait roulés ça et là, et sa marche était pleine de joie, car il ne se sentait pas seul.

Mais voici, comme il passe devant de massifs châtaigniers au lourd feuillage, une jeune femme vêtue de blanc qui lui fait un signe: c'est la Fée. Elle a deviné sa venue et, courtoise, est allée au devant de lui.

François aperçoit des boucles blondes, des lèvres fraîches et souriantes; il baisse vivement les yeux et, très troublé, s'avance vers la jeune femme.

— Doux ami, dit la Fée, pourquoi ne me regardes-tu pas ?

— Ah ! madame, répond le saint, c'est que vous êtes belle, et je craindrais d'oublier pour vous mon Sauveur.

— Mais, doux ami, pourquoi regardais-tu tout à l'heure le ciel, et les arbres, et ces montagnes lointaines ? Tu devais craindre aussi que la vue de tant de merveilles troublât ta mystique contemplation.

— Madame, dans le ciel, dans les arbres et sur les monts, je voyais Dieu, tandis qu'en vous, hélas ! réside le Malin, fort de tous ses artifices.

La Fée part d'un grand éclat de rire qui consterne François.

— Doux ami, si tu me trouves belle, c'est que Dieu est en moi. Dieu est dans toute beauté, dans tout ce qui remplit de bonheur une âme humaine, dans tout ce qui satisfait le corps de l'homme sain et l'intelligence du sage.

— Je sais, dit François, que vous avez le don de déguiser à merveille l'erreur et le mensonge, mais, avec l'aide de Dieu, j'échapperai à vos ruses. Touché de compassion pour l'état de votre âme, je viens justement, au nom du divin Crucifié, essayer de chasser la haine de votre cœur et vous rendre digne du bonheur céleste.

A ces paroles, une tristesse voile le visage de la Fée.

— Je n'ai pas le droit, réplique-t-elle, d'aspirer au bonheur céleste. Je suis comme toi, doux ami : un être de quelques années.

— Il est vrai, répond le saint, que nous ne demeurerons pas longtemps sur la terre, mais nous ressusciterons pour une vie plus glorieuse, du moins ceux d'entre nous qui

auront suivi la loi d'amour que Jésus est venu apporter aux hommes, — ceux qui auront renoncé aux vaines richesses de ce monde.

— François, sans le savoir, tu t'enivres de songes superbes! Tu donnes ta vie à conduire à l'orgueil qui la pousse vers des sommets inaccessibles et lui assigne un but illusoire. Soyons plutôt fidèles aux instincts qui chantent en nous : nous serons fidèles à la Nature. Acceptons les heures avec toutes leurs tempêtes, et quand, au soir des difficiles journées, le soleil rit sur la colline, ne détournons pas les yeux, car la douceur de ce rayon, c'est peut-être toute notre récompense.

— Je m'afflige, madame, à cause du Seigneur que vous insultez par vos discours, à cause aussi de votre conversion dont, — si j'avais moins de foi, — je pourrais désespérer. Je vois bien, hélas! qu'il me faudra plus d'un jour pour vous ramener à la vertu; je voudrais cependant, sinon changer votre cœur, du moins l'émouvoir de compassion pour les victimes que vous avez faites. Il y a quelques jours encore, deux jeunes gens se sont battus pour vous; deux princes jeunes et courageux, destinés à une noble existence, unis jusque-là par une profonde amitié. On a trouvé l'un couvert de sang à la porte du château familial et il a expiré quelques instants après. Quant à l'autre, il traîne une vie si malheureuse qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il fût mort. Son père, tout en larmes, est venu me prier de dissiper la dangereuse illusion qui obscurcit son âme. Je m'adresse donc à vous qui êtes l'unique cause de son mal : brisez le charme qui enchaîne à vous cet enfant.

— Ah! il n'y a ni charme ni magie. Je ne suis qu'une pauvre femme! Mais la Nature m'a faite, sans que j'y puisse

rien, un instrument de mort. J'ai vu des villes incendiées, j'ai vu l'horreur des champs de bataille jonchés de cadavres et des villages en ruines, parce que mes amants, afin de me rendre plus heureuse, tyrannisaient leurs peuples... Je ne puis pourtant pas me détruire, meurtrir ma chair, me raser la tête et crever ces yeux qui enflamment les hommes!

— Si, ma sœur, vous devez vous sacrifier pour secourir vos semblables.

— Mais je ne suis pas toujours malfaisante. Comme les fleuves qui inondent et fertilisent, si je ruine, en même temps je relève et glorifie. Que d'êtres ternes et lassés ont senti, près de moi, tressaillir en eux une âme nouvelle! De combien d'images de beauté ai-je enrichi le monde! Si les strophes des poètes s'envolent riantes et musicales, si le marbre prend des formes divines, si des hymnes s'élèvent dans les vastes nefs, si une immense activité met les villes en rumeur et développe toutes les énergies humaines, n'est-ce pas parce que je suis là pour féconder les esprits et consoler les cœurs, pour endormir, caresser et illuminer! On accuse ma stérilité : on ne pense pas que je suis belle et on oublie tout ce qu'à créé mon regard. Le monde ne peut se passer de moi. Que serait le printemps sans mon sourire?

— Ma sœur, votre égoïsme et votre orgueil sont si abominables qu'ils m'arracheraient des malédictions. Vous attribuez à une pauvre créature mortelle ce qui n'est dû qu'à Dieu. Ma sœur, sachez-le : vous n'êtes qu'une main que Quelqu'un mène.

— Doux ami! Tu viens de dire la vérité, et c'est parce que ma main n'est point libre que je ne me déteste point.

— Ma sœur! ma sœur! Si vous acceptez ma parole, si vous n'êtes pas aussi éloignée de la bonne route que je le pensais, oh! humiliez votre chair de pécheresse; que les orties déchirent votre corps; c'est à force de souffrances que vous sentirez la joie du saint amour.

— Mon ami, je ne meurtrirai pas mon corps, car j'ai à préserver sa beauté.

— Hélas! j'espérais en vain vous convertir. Vous voyez que votre vie est funeste et vous ne voulez pas la changer! Ils ne m'avaient donc pas trompé, ceux qui vous appelaient l'ennemie de tous les êtres et racontaient que vous assouvissiez votre haine, même sur d'innocents animaux.

— J'ai tué, il est vrai, mais ce n'est ni par haine, ni par cruauté. Je cherchais les secrets de la vie. Ne suis-je pas la Fée? Il me fallait créer, et tu le sais bien, que l'on ne crée qu'en détruisant.

— Ah! vous êtes l'esclave du démon! Vous êtes à jamais fermée aux pures extases de l'Amour.

— Doux ami! doux ami! L'Amour embrase mon âme comme la tienne, mais si tu t'effaces devant les créatures, je dois, au nom même de cet Amour, préserver ma personnalité. Ne crois pas pour cela que je sois égoïste. A ma beauté, à ma pensée en qui Dieu rayonne, j'ai sacrifié mes jours. Que suis-je moi-même? Le brin d'herbe où brille la rosée, le flot aux mille rayonnements! Pensée d'une vie qui ne m'appartient pas et que dirige une volonté supérieure. Des âmes viennent rire, viennent mourir en moi; des êtres viennent grossir ma vie de la leur : c'est qu'elle a besoin elle-même d'être riche pour se prodiguer à toutes. La tâche et les fonctions des êtres ne sont pas semblables. Les uns sont seulement de petites bouches enfantines, alté-

rées de lait, d'autres sont comme des mères qui doivent manger pour leur enfant. Mais sais-tu quelle lassitude m'accable de rester toujours moi-même quand je voudrais si bien, comme toi, m'oublier et m'anéantir !

. . . . . .

Tandis qu'ils parlaient, les grands brasiers rouges à l'horizon s'étaient éteints ; le ciel resplendissait d'un bleu pur et le soleil montait, épandant partout une chaude lumière.

François s'agenouilla, chantant la gloire de Dieu qui visite et illumine toutes les choses de la terre. La Fée était partie, mais comme elle passait devant une fontaine, elle ouvrit son manteau, dénoua sa longue chevelure et elle se mirait dans l'onde claire.

XCVIII

LE SATYRE

Il ne dansera plus aux fêtes rustiques !
Il ne chantera plus ses chants d'amour,
Bondissant de ses pieds agiles,
Dès que le soleil rouge surgit de l'horizon,
Heureux de fouler l'herbe fraîche,
Ivre de brise odorante et d'espace.

A sa venue jadis,
Les nymphes demandaient une cachette aux eaux chastes ;
Les dryades, aux épais feuillages ;
Mais, aux midis brûlants d'été,
Plus d'une fois il surprit
La courbe d'un dos charmant :
L'ingénue se mirait dans la fontaine,
Plus blanche que la fleur du nénuphar,
Plus claire que l'onde,
Avec ses cheveux comme gerbes de Cérès
Pour la vêtir et la couronner.

Plus d'une fois aussi, dans une retraite de feuillage
Il emporta une chair jeune et palpitante;
Une chair furieuse qui se débattait dans ses bras :
Seins fleuris, fesses glorieuses
Que ses mains caressantes durent meurtrir,
Mais dont la révolte s'adoucit à son baiser.

Sa flûte à présent soupire pour lui seul
A l'entrée des cavernes,
Car maintenant que sa barbe est blanche et que les rides
Couvrent sa face,
Il redoute pour sa plainte tendre
Et pour ses yeux où brille encore l'amour,
L'éclat de rire d'une jeune fille.

Mais son chant triste et doux s'élève vers le ciel :

« Je ne sens plus, dit-il, octobre,
Ni la pureté fraîche des cieux d'automne,
Et les feuilles tombées obscurcissent en vain
Le miroir glauque des étangs.

Toutefois je songe que peut-être
Je ne reverrai plus le fin duvet des branches
Aux verdures prochaines ;
Et qu'un matin bientôt un berger en passant
Trouvera mon corps glacé parmi les feuilles.
Mais je suis sans crainte quand le soir gagne les hautes cimes
Et je m'habitue à l'ombre.

Derrière les haies je me cache le jour,
Pour ne pas effrayer de mon vieux visage
Les enfants aux joues d'aurore.
De loin je suis leurs jeux, et leurs rires
Réjouissent ma solitude ;
Ce soir, par un trou de ma caverne,
J'ai regardé sur le gazon
La lutte amoureuse d'un jeune couple.

O Nuit ! garde-les de ton ombre propice.

Mon âme déjà se mêle aux âmes qui s'éveillent.

XCIX

Laissez toutes les fleurs se mêler dans les corbeilles ;
Laissez toutes les passions embraser les âmes ;
De l'Univers je ne veux rien retrancher
Et j'admirerai chaque chose.

Laissez les riches à leur insouciance ;
Les pauvres à leur espoir de conquérir ;
Les couples s'étreindre avec colère,
Et les peuples féconder la terre de leur sang :
N'interrompez point la lutte de tous les êtres.

Laissez la courtisane travailler à sa beauté
Et se parer pour la consolation des hommes,
L'allégement des heures de peine et de travail ;
Laissez la mère s'absorber dans l'avenir
Et mettre son âme dans ceux qui sortiront de son ventre ;
Laissez les Dominateurs imposer leur joug
Et ceux qui n'ont point de personnalité
Tendre leurs poignets aux chaînes de servage.

Laissez la Fortune, comme une capricieuse,
Voler de mains en mains,
Embrassant ceux qu'elle méprisait naguère
Et piétinant ceux qu'elle acclama.

Laissez les lois ; laissez les rébellions ;
Laissez les mœurs et les moralistes.
Je veux jusqu'à mon dernier jour admirer
L'infinie variété des êtres,
Et comme la Nature varie incessamment ses types.

Je veux jusqu'à mon dernier jour crier de toutes mes forces
Que le bonheur et la beauté ne sont point dans le sommeil,
Ni dans un repos confortable,
Mais dans l'effort, le travail et les combats,
Que de la guerre sort la guerre,
Et que rien n'aspire à la paix ;
— Circulation du sang, révolution du globe.
Transformation, succession des êtres,
Création et destruction :
Le mot du monde est Mouvement.

C

CHANT DES NOUVEAUX PIRATES

Le ciel est clair ; la mer étincelle ;
Le vent souffle...
Dans le port notre navire
Se balance,
Se balance et nous invite,
Comme une femme qui remue les hanches
Voluptueusement.

Puisque nous avons le vent pour nous,
Partons ! partons ! par ce ciel clair,
Et bravons la mer tumultueuse,
Et montons-la et domptons-la.
Fendons la mer ! Fendons l'écume !
A pleines voiles !
A pleines voiles !

Nous ne craignons pas la tempête ;
Nous nous soucions peu des nuages à venir et du vent ;
S'il faut périr, qu'importe !
Nous n'avons pas peur de la mort ;
Mais si nous avons la vie,
C'est pour l'étreindre !
C'est pour l'étreindre !
Fendons la mer ! Fendons l'écume !
A pleines voiles !
A pleines voiles !

Nos âmes étaient d'antiques arsenaux
Où depuis des ans,
Depuis des ans,
Mille énergies se rouillaient ;
Mais nous avons fourbi et fait luire nos épées,
Et nous les levons pour qu'elles brillent,
Pour qu'elles brillent
Au grand soleil de la mer.

Nous n'avons pas peur des vaisseaux ennemis,
Et le cœur confiant,
Nous chevauchons la vague ;
Ah ! depuis si longtemps qu'elles sont enfermées,
Nos énergies sont impatientes !
Comme elles veulent jaillir au dehors
Parmi l'écume, parmi le sang !

Puisque nous ne sommes pas rois ici,
Nous allons vers des terres lointaines,
Vers des conquêtes,
Batailler pour le butin
Et notre sacre ;
Nous voulons régner ou bien mourir,
Nous, les pirates insoumis.
Que le sang coule !
Que le sang coule !
Peu importe lequel.
Fendons la mer ! Fendons l'écume !
A pleines voiles !
A pleines voiles !

A MON LIVRE

O petit livre de mes soirs que j'ai caressé et dorloté comme mon enfant, maintenant que je t'abandonne au bruit humain, que je te lance dans la foule, où vas-tu aller, quel esprit va t'embrasser ou te maudire ?

Qui pourrait prétendre intéresser les hommes ? Voyez ces passants qui vous heurtent et vous bousculent. L'un va à sa luxure, l'autre à son travail, un autre à son argent : tous sont indifférents. Quelle pensée va se mettre en travers de leur chemin pour que leurs yeux la boivent du regard, pour que leur esprit la presse et la couronne.

O mon livre, je n'ai pas peur, je crois au travail mystérieux de la pensée ; et l'insouciance pas plus que la clameur momentanée des peuples ne m'effraie.

Il suffit qu'au fond d'une province perdue, dans quelque ville endormie, ou sur un quai abandonné, il suffit que, par hasard, un inconnu feuillette distraitement tes pages ensevelies dans la poussière et dans l'oubli, il suffit qu'un seul homme te connaisse pour que mon travail n'ait pas été vain.

Connaissez-vous l'origine de vos pensées, savez-vous d'où elles viennent ? Alors pourquoi souriez-vous des livres que ne lit pas le public ? Les livres que ne lit pas le public

font leur chemin comme les autres ; ils entrent le soir, furtivement, comme des ombres, dans les maisons qu'on croyait fermées, et lorsque les êtres reposent sans crainte, ils s'approchent d'eux, doucement, ainsi que des voleurs. Ils enlèvent de leur cerveau les pensées caduques, les préjugés pourris pour mettre à la place leurs neuves pensées, de sorte que le lendemain les dormeurs, en se réveillant, s'étonnent de ce rajeunissement spirituel et se demandent qui leur a pris leurs vieilles croyances.

La pensée vole d'une intelligence à une autre intelligence avec la parole, avec le livre, avec l'action. C'est comme la pièce d'or que l'on passe de main en main. Où va-t-elle aller ? Quelles actions va-t-elle produire ? J'assiste à des assassinats, je vois à l'infini des rires, des pleurs et des étreintes, des joies immenses, d'immenses douleurs, parce qu'un mot fut dit par hasard quelque jour.

O mon livre ! je ne crains pas pour toi, car tu es venu à ton heure, non comme une plante de serre chaude, mais comme l'aubépine de la haie que fleurit le printemps. Et je ne m'épouvante point de tes doctrines : j'ai mis seulement de nouvelles paroles au chant antique qu'on avait oublié ; tu ne célèbres rien de plus que le soleil, la pluie et les saisons, comme les livres des divins païens qui te précédèrent.

Ah ! qu'un beau rut agite les bois et les cités ! Que le travail du monde s'active encore et que les sources des fleuves soient révérées !

Venise, 1892. — Naples, 1893.

FIN

EXAMEN

Nec magis id nunc est, nec erit mox quam fuit ante.

Tout homme doit avoir une double vie : d'une part la vie restreinte et faite de fonctions spéciales de son individu ; d'autre part la vie immense, contemplative et désintéressée de sa pensée. L'action des hommes n'est point inutile, elle a seulement un autre but que celui qu'ils ont en vue, mais ils doivent agir, s'ils veulent être comptés comme facteurs de l'humanité. Les incertitudes et les sourires du sceptique sont, à certains moments, aussi coupables que l'aveuglement volontaire et les basses complaisances de l'ambitieux. Aux intellectuels de l'heure présente la tâche incombe de soutenir, même avec colère, la cause de l'Intelligence et de sa résultante : la Volonté. Aussi, alors que tous se tournent vers la pitié, et, — disons le mot, — vers la lâcheté, alors que tous désertent les hauteurs de l'Esprit pour s'abaisser à la populace, j'ai jugé utile de pousser un cri d'alarme, j'ai cru qu'il fallait, pour maintenir l'équilibre de la barque, que certains se jetassent du côté justement opposé, c'est-à-dire avec la virilité et l'aristocratie spirituelle. Les mouvements des peuples ont leur raison, mais le devoir des penseurs

est de les arrêter au point où ils pourraient devenir dangereux. Au milieu de cette vie vertigineuse et égoïste du second empire, Michelet et Hugo, prêchant pour les misérables, défendaient vraiment la cause du Monde. Aujourd'hui que ce qu'il y avait à soutenir : — les intérêts des travailleurs pauvres, — a été défendu (les réformes suivront d'elles-mêmes), il est temps de s'opposer à cette effroyable confusion qui est en train de se faire dans tous les cerveaux, du bon sens et de la folie, de la misère inhérente à des êtres méprisables et de celle qui résulte uniquement de conditions fâcheuses et momentanées.

A combattre pour des idées qui me sont chères, je n'ai pu cependant m'oublier tout à fait moi-même, car un homme a beau essayer de retrouver l'essence des choses, il n'abandonne pas pour cela sa nature, et sa vision de l'Univers demeure fragmentaire et spéciale : ainsi les étangs ne réfléchissent point le vaste ciel, mais seulement quelques nuages et parmi les roseaux de leurs rives. Du moins, toutes les fois que cela m'a été possible, me suis-je élevé jusqu'à ces hauteurs sereines où l'on dépose les armes et déchire ses enseignes, où n'étant plus d'aucun parti, d'aucune association, on assiste au combat comme un dieu qui n'en peut voir que la beauté. Si, sur ces sommets, des cris vous parviennent, vous ne les séparez point de la rumeur qui vous environne et ils ne troublent en rien la suite de vos raisonnements ni votre contemplation. Mais qu'au

milieu du tumulte, il devienne nécessaire d'affirmer les vérités qu'on a mises en oubli, vous délaisserez un instant votre poste d'observation et viendrez les proclamer dans la mêlée, d'une voix assez forte pour dominer la bataille. J'ai agi de la sorte. Devant l'assaut que le néo-christianisme livre à la morale naturelle, devant l'attaque de ces autres négateurs de la vie : les révolutionnaires modernes, j'ai dû crier et en haussant le ton l'enseignement des Sages, nos ancêtres ! Toutefois on se tromperait en attribuant à une haine qui serait d'ailleurs absolument anti-philosophique, la violence de certains de ces chants. Par exemple, j'affirme n'avoir jamais voulu toucher à la séduisante image que les catholiques se sont faite du Christ, mais Jésus est un fantôme, qu'à travers les contradictions des Évangiles chacun crée à sa façon. Il apparaît aux uns avec la figure charmante qui inspira aux saints leurs plus beaux cantiques, aux autres comme un esclave affamé d'humiliation, à d'autres enfin, monstrueux comme un Moloch et plus semblable à un bourreau qu'à un justicier (1). C'est seulement à ce Dieu de meurtre et de sacrifice, toujours prêt à venger ou à réparer

(1) L'art croyant, c'est-à-dire celui des premiers peintres italiens, d'Orcagna, de Cimabue, de Lorenzetti, et celui des primitifs allemands, est plein d'épouvante, de douleur, de haine de la vie. Au contraire, à mesure que la société redevient païenne, c'est-à-dire humaine, les peintres animent les corps et les visages, y mettent la passion, le mouvement, la beauté. Voyez les charmantes vierges de Botticelli et de Lorenzo di Credi, voyez aussi les attitudes passionnées de Luca Signorelli.

des torts imaginaires que s'adressent mes malédictions. Je ne connais pas d'image plus immorale que celle d'un crucifix, nulle qui proscrive avec autant d'âpreté la satisfaction des instincts légitimes, nulle qui nous ordonne comme elle de renoncer à ce sentiment de la vie que la Nature a voulu nous inculquer, nulle aussi qui, en étalant devant nous le spectacle de la laideur, de la souffrance et de la mort, nous dégoûte plus complètement de tout ce qui doit nous soutenir et faire notre force dans l'existence. Aussi, sans vouloir prendre à parti une religion qui, avec les siècles, s'est humanisée jusqu'à devenir absolument différente de ce qu'elle était à sa fondation, j'aurais désiré la purifier des éléments empoisonnés qu'elle contient encore et auxquels des esprits superficiels prétendent attribuer maintenant des vertus merveilleuses. Comme des vieillards qui retournent en enfance, certains écrivains de notre temps, d'ailleurs parfaitement incrédules, n'ont-ils pas jugé élégant de célébrer ce qu'ils appellent « les vertus chrétiennes » et ce qui fut en effet l'apanage des esclaves que groupa le christianisme à ses origines : la paresse, la haine de la beauté, de la pensée, des énergies humaines, la révolte aux ordres du prince et autres vices de populace. Je n'ai donc pu laisser plus longtemps cet abominable symbole de la Croix dans le petit temple où, comme les Romains de la fin de l'Empire, les dilettanti de notre époque ont coutume de réunir les statues des

dieux auxquels ils témoignent de la sympathie. L'esprit de sévérité du christianisme est tout opposé à ce bel esprit d'indulgence qui nous charme chez les Anciens. Si les « Pensées de Pascal » et « l'Institution Chrétienne » sont vos livres de chevet, il est inutile de dire que vous aimez Lucrèce et Virgile, que la beauté des statues grecques vous a enthousiasmé et que vous avez compris Spinosa. Condamnez tous les siècles de l'art et de la pensée, — vous êtes d'ailleurs près de le faire! — et allez chanter le Dies iræ dans les cimetières !

Pour moi, si je n'estime point qu'on puisse imposer aux hommes une pensée juste, autrement que par la persuasion du livre, il me semble que le désordre intellectuel où se cherchent les esprits est une conséquence du désordre social qu'on remarque partout. Les gouvernements peuvent arriver par des voies très diverses à régir les milliers d'appétits qu'ils représentent et, — ce qui importe principalement, — à réaliser une grande œuvre, mais il faut d'abord qu'ils existent. Or, si l'émeute est si forte aujourd'hui, c'est que républiques et monarchies sont également misérables. Le tyran que j'appelle dans mon livre, ce n'est point l'aventurier qui bouleverserait tous les états, voyez plutôt en lui le rêve d'une autorité réelle, d'un homme qui veuille sans faiblesse et sans transaction. Les pleurnicheurs à visage de femme, les femmes déguisées qui se composent de grosses voix, tels sont les deux élé-

ments de la société moderne, cruelle sous des apparences de charité, aussi vite disposée à répandre des larmes que du sang. Le héros à qui je songe, ne connaît point les crises d'hystérie, seulement il sait frapper, quand l'heure l'exige. Ce n'est encore qu'une figure idéale, mais l'idéal parfois se réalise, et mon utopie ne vaut-elle pas celle de ces gens qui aspirent à la désorganisation complète comme au bien suprême ?

Certains artistes me reprocheront de ne pas les suivre dans leur tour d'ivoire et de me mêler aux luttes du forum. Est-il donc possible, leur répondrai-je, si l'on est un homme, de s'arracher aux passions de son temps ? Quel écrivain digne de ce nom ne s'est pas uni à son siècle pour l'acclamer ou le maudire ? Le plus beau poème des temps modernes « La Divine Comédie » n'est-il pas plein des passions ardentes d'une cité et d'une époque ? Et cependant j'avoue que j'eusse désiré naître en des jours plus calmes et qu'il m'eût été plus doux de vivre davantage parmi les rêves glorieux et tranquilles des siècles. Mais j'ai été jeté au milieu d'une tourmente : avant donc de manger à l'écart les fruits du repos, il convient de bâtir au moins pour moi une maison d'abri, et de la fortifier contre la tempête.

Contraint de mêler aux pensées de la solitude celles qui naissent durant la lutte, j'ai choisi comme moyen d'expression, une prose d'un rythme spécial,

plus lyrique que ne l'est la prose ordinaire et n'ayant pourtant pas la forme précise et musicale de notre poésie. Le vers classique, qui exige la simplification et la synthèse, se fût mal accommodé de la plupart des sujets que j'avais à traiter et, alors qu'il pouvait me convenir, j'ai dû également le délaisser pour conserver à mon livre une certaine unité rythmique. Toutefois je ne voudrais point que l'abandon d'une forme consacrée par des œuvres admirables fît croire chez moi à quelque ridicule dédain. Ayant à exprimer des idées toutes particulières, je me suis cru autorisé à user de rythmes libres, mais, dans la majorité des cas, le vers classique demeure l'instrument préférable et, comme l'ont prouvé les maîtres de notre poésie, il est aussi souple et varié que l'âme humaine.

Sous ce costume plus simple et qui ne la déguise point, peut-être ma pensée s'offrira-t-elle mieux à ceux que j'aime et qui me donnèrent ou me donneront la leur un jour. Puisse du moins ce livre, — c'est mon dernier souhait, — ne pas être un solitaire ; puisse-t-il venir comme l'annonciateur d'une morale noble et humaine, d'une beauté respectueuse du Passé et confiante dans l'Avenir : « Ayant écarté le brouillard pluvieux, — chante un chœur d'Aristophane, — regardons les formes immortelles, — et que nos yeux contemplent l'immensité de la Terre ».

TABLE

		Pages
	PRÉFACE	I
	INVOCATION	1
I.	LA ROBE VIRILE	3
II.	Grappes de vie	5
III.	Chère idée, te voici donc mienne	6
IV.	Je cherche la Beauté	8
V.	CHANT NUPTIAL	10
VI.	LE CANTIQUE DE L'ESCLAVE	12
VII.	Ouvrez les fenêtres ! Ouvrez les fenêtres !	16
VIII.	Es-tu digne de la Mer ?	18
IX.	LA VISITE DU TEMPS	19
X.	LES LOUANGES DE DOUCE	20
XI.	Depuis cent ans que le monde cultive la tristesse	23
XII.	A LA JOLIE MORTE	25
XIII.	LE NOBLE PAUVRE	27
XIV.	Je demande des hommes	29
XV.	Prostituons-nous !	31
XVI.	Comme nous revenions de Pompéï	32
XVII.	Nous avons erré dans les fougères de Pestum	33
XVIII.	Vous ne connaissez pas les voies de la Nature	34

		Pages
XIX.	O Poètes ! mes frères, je crains pour vous	36
XX.	Cette nuit de révolution et d'incendie	38
XXI.	Vous tous qui parlez d'amour	40
XXII.	J'ai vu Gallia pareille à une raccrocheuse de trottoir	41
XXIII.	En ces temps de honte	43
XXIV.	J'attends le Tyran beau et fort qui va venir	44
XXV.	Je ne veux pas d'un loisir sans lendemain	45
XXVI.	Trois jeunes femmes se tenant par la main	46
XXVII.	Une pauvre prostituée dans la tempête	47
XXVIII.	J'ai assez de cet homme	50
XXIX.	Petite fille qui là-haut, dans ta solitaire chambrette	51
XXX.	A une locomotive	53
XXXI.	A la Poésie	55
XXXII.	Le Mauvais Christ	57
XXXIII.	Quel jour brûlerons-nous l'Institution Chrétienne ?	60
XXXIV.	Le Retour des dieux	62
XXXV.	J'entonne le chant d'indépendance	64
XXXVI.	C'était une ville de tombeaux	65
XXXVII.	Où ai-je vu ces yeux ?	66
XXXVIII.	Les bourreaux d'autrefois	67
XXXIX.	N'arrêtez pas la vagabonde	69
XL.	J'épie cette âme	71
XLI.	Dans le jardin dont vous croyez connaître toutes les allées.	72
XLII.	Enfant belliqueuse et fière	73
XLIII.	Que sont devenues toutes les mains que j'ai pressées ?	74
XLIV.	Qu'importent tous les êtres !	75
XLV.	La prodigue Nature lançant à pleines mains ses richesses.	76
XLVI.	Je me défie des harangueurs de populace	77
XLVII.	Si vous avez une âme tournée vers l'Infini	79
XLVIII.	L'enthousiasme des nouvelles sociétés	81
XLIX.	Un esprit plus odieux	82
L.	Je ne m'occupe point des fleurs flétries	84
LI.	Pourquoi n'aimerais-je pas le peuple ?	85
LII.	Vous égorgerez des bêtes pour vous nourrir	87
LIII.	Il y a des êtres dont les yeux sont en extase	88
LIV.	Je sais que nous sommes égoïstes	89
LV.	La vraie Femme	90

		Pages
LVI.	Ces caresses comme une berceuse musique	91
LVII.	L'instinct est plus fort que les volontés et les haines	92
LVIII.	Loin des foules, loin des fêtes	93
LIX.	Cette plaine où s'élèvent tant de palais commencés	95
LX.	Quelles pensées sont venues t'enrichir?	96
LXI.	Ma vie, je la mène par tous les chemins	97
LXII.	Mes jours m'apparaissent	98
LXIII.	Comme le soir vient vite sur nos livres !	99
LXIV.	Atlas qui portait le monde	100
LXV.	Je m'enorgueillis de souffrir	101
LXVI.	Le Conducteur de Char	102
LXIII.	Aux soirs humides d'automne	104
LXIV.	Celui qui cherche la vérité	106
LXV.	Assez de confidences !	107
LXVI.	Je n'ai pas à regarder la route	108
LXVII.	Êtes-vous de ceux qui portent des torches?	109
LXVIII.	J'ai dit à la maladie	110
LXIX.	Une pensée hautaine qui va droit devant elle	111
LXX.	Les ports	112
LXXI.	Combien de soleils que je n'ai pas vus?	114
LXXII.	La chère odeur de la maîtresse enfuie	116
LXXIII.	Sur un Priape	117
LXXIV.	Parce qu'ils s'agenouillent auprès des autels	119
LXXV.	Je veux tresser des couronnes aux travailleurs	121
LXXVI.	Cette Catherine de Cellini	123
LXXVII.	Maitre Coupeau	125
LXXVIII.	Je crierai ma piété vers toi : Or-puissance !	130
LXXIX.	Dans le ciel embrasé des incendies de villages	132
LXXX.	France et Italie	135
LXXXI.	N'avez-vous donc jamais songé à la mort?	138
LXXXII.	Une note perdue	139
LXXXIII.	On me croit plein de haine	140
LXXXIV.	Désir qui tous les jours	141
LXXXV.	Les Morts successives	143
LXXXVI.	C'est l'heure religieuse	144
LXXXVII.	Garde ta beauté !	146
LXXXVIII.	J'ai vu les statues des âges qui disent la grâce	149

		Pages
LXXXIX.	Quand toute la terre s'efface	151
XC.	Pan et Saturne	153
XCI.	Que toutes les passions frémissent en moi !	156
XCII.	Pour voler la mort	158
XCIII.	Le Paradis où je voudrais aller.	159
XCIV.	Aux laboureurs	160
XCV.	Pensées de plein air	164
XCVI.	Le Chevrier	166
XCVII.	Saint François d'Assise et la Fée.	174
XCVIII.	Le Satyre	181
XCIX.	Laissez toutes les fleurs se mêler dans les corbeilles....	184
C.	Chant des nouveaux pirates	186
	A mon livre	189
	Examen	193

Par suite d'une erreur typographique, la pièce qui commence ainsi : « Aux soirs humides d'automne », et les trois qui suivent, portent un numéro déjà employé.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 20 Avril 1894

POUR CHARLES, LIBRAIRE A PARIS

Il a été tiré trente exemplaires numérotés sur Hollande

Imprimerie LAMBERT, ÉPINETTE et Cie, 231, rue Championnet.

1775 4

PQ 2386 R15C5 Rebell, Hugues
Chants de la pluie et du soleil

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY